SIXIÈME ANNÉE — N° 252. Georges OFFENSTADT, Directeur. Jeudi 30 Janvier 1913

16 PAGES

TOUS LES JEUDIS

L'EPATANT

POUR LA FAMILLE

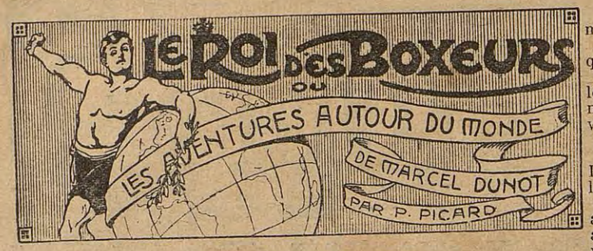
5c

PUBLICATIONS OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province..... 3 fr. 50 —
Etranger..... 5 francs —

LES NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS

— Sécher des bocks à la terrasse, rigolait Croquignol, à la bonne heure ! Voilà comment je comprends le métier de terrassier. (*Voir pages 8 et 9*)



RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Le jeune Français Marcel Dunot a rencontré à Chicago deux compatriotes Louis et Jacqueline Perrin qui sont en Amérique pour réaliser l'héritage d'un oncle très riche, mort à la Nouvelle-Orléans.

Marcel Dunot, après avoir aidé ses nouveaux amis à échapper aux embûches que leur tendait la Main noire, *sinistre association de malfaiteurs qui convoite leur héritage, part avec eux pour New-Orléans.*

En cours de route, un homme monte dans le compartiment des trois amis. Bien qu'il ait un fort accent allemand, il se dit Français. Après quelques instants de conversation avec Marcel Dunot et ses compagnons dans le couloir du wagon, il se dirige vers le compartiment des trois amis pour y caser ses bagages.

Il ne reparaît pas ! Inquiet, Marcel Dunot court au compartiment : il est vide et ses bagages et ceux des Perrin ont disparu ! En vain, les trois Français fouillent le train d'un bout à l'autre !... Aucune trace de l'inconnu ni de leurs bagages !

Et, pour comble de malheur, Louis Perrin s'aperçoit qu'on lui a volé son portefeuille !

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE XIV

Marcel Dunot ne répondit pas.

Ce dernier malheur ne l'étonnait pas : puisque le mystérieux inconnu avait subtilisé les valises, rien de plus logique qu'il eût, en même temps, dérobé le portefeuille de Louis Perrin.

Il se précipita vers la sonnette d'alarme et la tira si violemment que la poignée de cuivre lui resta dans la main.

Au même instant, la locomotive siffla, et, progressivement, le train ralentit son effroyable vitesse.

Le chef de train qui, quelques instants auparavant, avait, sur la demande de Marcel Dunot, cherché en vain les bagages des trois Français, arriva devant Marcel.

Celui-ci, tranquillement, attendait que le train s'arrêtât.

— Qu'y a-t-il encore? fit le fonctionnaire. Ce n'est pas en faisant arrêter le train que vous aurez vos bagages !

Le jeune Français comprit vaguement le sens de ces paroles. Il se tourna vers Louis Perrin qui, très pâle, continuait à explorer ses poches :

— Dites-lui donc qu'il fasse fouiller immédiatement tout le train !... Si on attend à la prochaine station, le voleur aura le temps de se débarrasser de son larcin ; si tant est qu'il ne l'a point fait encore !

Perrin traduisit immédiatement ces phrases au chef de train qui grommela :

— Je n'ai pas le pouvoir de fouiller les voyageurs ! Et puis, un portefeuille se dissimule facilement ! Croyez-moi, attendez d'arriver à la prochaine gare ; c'est Stanton, vous préviendrez l'attorney !

— Ce que nous voulons, c'est visiter avec vous le train, et tout de suite ; et aussi le fourgon à bagages ! dit Marcel Dunot en faisant signe à Perrin de traduire ses paroles. Ce wagon ne communique pas avec le reste du train et nous ne pourrions y aller, le convoi étant en marche !

— Alors, comment voulez-vous que votre voleur s'y soit rendu? fit le chef de train avec un très grand bon sens.

— Je ne sais !... C'est peut-être un spécialiste de ce vol !... Mon ami, M. Bikerton, m'a raconté que certains de ces voleurs possèdent une agilité extraordinaire !... Sans compter qu'il a peut-être des complices parmi le personnel du train ! ajouta le jeune Français en baissant la voix.

Le chef du train haussa les épaules ; il grogna :

— Arrêt du train, ralentissement, retard ! cela vaut cher ! Combien y avait-il dans votre portefeuille ?

— Cinq cents dollars et des papiers devant me permettre d'entrer en possession de l'héritage de mon oncle Jacques, de Bâton-Rouge, s'élevant à douze millions de dollars !

— Douze millions de dollars ! *All right!*

Ayant ainsi marqué que cette somme lui paraissait justifier l'arrêt du convoi, le chef de train tira un sifflet de sa poche et le fit résonner trois fois. Six employés, occupés dans les divers compartiments, le rejoignirent.

Cependant, le train venait de s'arrêter au milieu d'une plaine immense couverte de champs de maïs.

Déjà, les voyageurs commençaient à récriminer sur le retard que cet incident allait occasionner.

— Allez fermer à clé toutes les portes des wagons ! commanda le chef de train à ses hommes ; et prévenez les voyageurs que nul ne doit descendre du train s'il ne veut pas risquer une balle de revolver ! Allez vite !

Les six employés, sans répondre, se dispersèrent.

— Venez avec moi ! dit le chef de train à Marcel Dunot et aux Perrin... Nous allons commencer par le premier wagon et finir par le dernier ! Pas un coin ne pourra nous échapper !

« Maintenant, je vous avertis que votre voleur peut très bien avoir jeté portefeuille et valises sur la voie... Et, dans ce cas, en admettant que vous reconnaissiez votre homme, comment prouverez-vous sa culpabilité ?

Marcel Dunot, sans même que Perrin lui eût traduit cette question, en devina le sens.

— Qu'on l'arrête toujours ! On verra bien qui il est ! Je me porte garant que c'est une fripouille ! affirma-t-il.

— Venez, gentlemen ! fit le chef de train après que Perrin lui eut répété les paroles de Marcel Dunot.

Derrière lui, Marcel, Perrin et Jacqueline traversèrent trois wagons au milieu des grognements des voyageurs qui ne comprenaient rien à tout ce qui se passait.

Ils arrivèrent au fourgon à bagages.

Sur l'ordre du chef de train, deux employés déplacèrent malles et valises afin de s'assurer qu'elles ne dissimulaient pas le voleur ou les bagages dérobés.

Avec une force herculéenne, Marcel Dunot tint à examiner lui-même les plus grosses malles les unes après les autres. Quel que fût leur poids, il les souleva, les agita violemment et les remit en place :

— Je veux être sûr que notre gaillard ne s'est point caché dans l'une d'elles... Ce sont des choses qui se voient !... Mais, maintenant, je suis certain qu'il n'en est rien ! dit-il aux Perrin.

La visite du fourgon terminée, le chef de train, Marcel Dunot, Louis et Jacqueline Perrin inspectèrent minutieusement compartiments et voyageurs.

Deux hommes d'équipe fouillèrent devant eux les moindres recoins, déplacèrent les coussins, soulevèrent tables et fauteuils, mais sans trouver trace des colis disparus.

Enfin, ils arrivèrent au dernier wagon du train et qui était muni, à l'arrière, d'une sorte de plate-forme à ciel ouvert, encombrée de fauteuils, dans lesquels une demi-douzaine de voyageurs fumaient d'énormes cigares avec un flegme véritablement yankee, sans même se préoccuper des causes de l'arrêt du train.

Comme les fauteuils où ils étaient assis étaient en bois courbé et à claire-voie, il était évident qu'ils ne pouvaient dissimuler la moindre valise.

Le chef de train le fit observer à Louis Perrin.

— Vos bagages ne sont pas ici... Vous le voyez !... Et, comme vous ne reconnaissez aucun de ces gentlemen, il est évident que votre voleur a jeté les colis par la fenêtre et a lui-même sauté du train !... Nous allons repartir !... Ces dix minutes d'arrêt vous coûteront mille dollars !

« Vous me signerez un chèque tout à l'heure !

Sur ces mots, le chef de train s'éloigna pour faire remettre le convoi en marche.

A ce moment, comme le soleil était près de se coucher, les lampes électriques, disposées un peu partout, s'allumèrent.

Un des hommes assis sous la véranda roulante se dressa, tira de sa poche un porte-cartes et consulta une fiche qui s'y trouvait.

Il hocha la tête, et, tirant un revolver de sa poche, il se précipita sur Marcel Dunot qui, entre Louis Perrin et sa sœur, s'apprêtait à regagner son compartiment.

— *Hand's up !* (les mains hautes !) cria-t-il.

Marcel Dunot, se rappelant son aventure dans le train de Chicago, obéit. D'ailleurs, que pouvait-on lui voler ?

Louis et Jacqueline Perrin l'imitèrent :

— Eh bien, s'écria l'homme, sans cesser de tenir en joue le jeune Français, vous avez une certaine audace, vous !... C'est vous qui avez fait arrêter le train?... *Bloody Hell!* C'est trop fort !... Vous vouliez vous enfuir ! Mais vous n'avez pas eu de chance !... Vous attendiez que le train eût commencé à se remettre en marche ! Ah ! ah !

— M'enfuir? Moi? fit Marcel Dunot, qui n'avait compris que ce seul mot du discours de l'inconnu.

Celui-ci, haussant la voix, continua :

— Cet homme, gentlemen, c'est un assassin que la police de Chicago recherche...

Il n'en put dire plus long. Marcel avait compris le mot « assassin ».

Son poing se leva avec la rapidité de l'éclair et s'abattit sur le crâne de l'homme au revolver.

Celui-ci, comme écrasé, s'affaissa sur le plancher du wagon en poussant un gémissement sourd, et ne bougea plus.

Les autres voyageurs, instantanément dressés, se précipitèrent sur le jeune Français.

Bien qu'encore faible par suite de la terrible blessure dont il avait failli mourir, Marcel se mit en garde.

D'un bond, il atteignit la cloison séparant le compartiment de la terrasse, et s'y adossa.

Ses poings, comme des billes d'acier, martelèrent les crânes des assaillants.

Une terrible mêlée s'engagea. Saisi aux jambes, aux épaules, partout, Marcel, d'un effort terrible, parvint à secouer la meute humaine qui l'étouffait.

Il poussa un rugissement de rage ; et, comme fou, écrasa les mâchoires, aplatit les nez, enfonça les poitrines.

Bientôt, quatre sur six de ses adversaires, dents fracassées, mâchoires démises, se tordirent en gémissant sur le plancher.

Marcel, sans plus se soucier d'eux, s'élança vers un colosse roux qui, depuis quelques instants, cherchait à le tomber.

Les deux hommes se mesurèrent du regard. L'Américain, parant d'un saut de côté l'attaque du jeune Français, lui porta un terrible crochet au menton.

Marcel l'esquiva en se reculant brusquement ; puis, avant que son ennemi eût pu revenir à la parade, le poing de Dunot arriva sur sa face.

Il y eut un bruit sourd : le sang gicla sous la violence du coup !

L'homme, les lèvres en bouillie, les dents arrachées de leurs alvéoles comme par un coup de marteau, tomba lourdement en arrière.

Au même instant, Marcel Dunot trébucha ; le dernier des voyageurs encore debout, venait de lui saisir les chevilles, et, d'un coup violent, lui avait fait perdre l'équilibre !

Avant que le jeune Français eût pu se relever, quatre hommes, amenés par le chef de train, averti par un voyageur qui avait tout vu de son compartiment, se précipitèrent sur lui.

Epuisé, il tenta pourtant de se défendre encore. Des pieds, des poings, des dents, il se débattit, roula sur le plancher avec ses adversaires, les secoua, les étreignit dans un dernier effort ; mais, enfin, succombant sous le nombre, il fut ligoté, sanglé, réduit à l'impuissance et transporté dans un compartiment voisin.

Jacqueline Perrin, devant ce spectacle, s'était évanouie et était tombée sur le plancher. Afin de la garer des coups, son frère l'avait aussitôt portée dans l'intérieur du wagon et avait voulu courir au secours de Marcel.

Trop tard !

Comme il arrivait à la porte du wagon, il fut saisi et ligoté, lui aussi.

Cependant, de tous côtés, les voyageurs arrivaient et aidaient le chef de train et ses employés à relever les hommes mis à mal par Marcel Dunot.

Celui qui avait traité le jeune Français d'assassin, était le plus mal en point. Le coup qu'il avait reçu sur le crâne lui avait causé une commotion telle que c'est à peine s'il pouvait parler.

Pourtant, il parvint, après qu'un médecin qui se trouvait dans le train lui eut fait respirer des sels, à prononcer quelques paroles. Il fit comprendre que Marcel Dunot était accusé d'avoir assassiné d'un coup de couteau le contremaître Brook, au cours d'une rixe à Chicago.

Et, pour donner plus de poids à ses dires, il fit signe qu'on prît dans sa poche son carnet dans lequel le chef de train trouva un mandat d'arrêt, signé du *Prosecuting-attorney* de Chicago, et qui enjoignait au détective William Smoggler d'appréhender le nommé Marcel Dunot.

— *Well !* fit le fonctionnaire ; j'aurais dû me douter de quelque chose ! Ce lascar n'a fait arrêter le train que dans l'espoir de fuir, c'est bien sûr ! Toute cette affaire de bagages volés n'est qu'une frime !... C'était quand même bien machiné !

« Mais n'ayez crainte, Mister Smoggler, je vais surveiller l'oiseau et ses complices ; et, à l'arrivée à New-Orléans, je les remettrai en bon état à la police !

Le détective remercia de la tête.

Cependant, le garçon du wagon-restaurant passait à travers les couloirs pour annoncer aux voyageurs que le premier service du dîner allait commencer.

Mais, ce soir-là, Marcel Dunot ne dîna pas ; pas plus que Louis Perrin et sa sœur.

Les trois Français, étroitement garrottés, furent transportés dans le fourgon des bagages au premier arrêt du train, et ils restèrent toute la nuit sous la surveillance de deux hommes d'équipe, revolver au poing.

Marcel Dunot en profita pour se faire expliquer par Perrin ce qui s'était passé, car son peu de connaissance de la langue anglaise l'avait empêché de bien comprendre les paroles prononcées autour de lui.

Louis Perrin renseigna aussitôt son ami :

— Vous êtes accusé d'avoir assassiné Brook !... Un détective, qui se trouvait dans le train avec votre signalement, vous a reconnu lorsque nous sommes arrivés au wagon-véranda !

— L'imbécile ! Et c'est pour cela qu'il m'a traité d'assassin? fit Marcel en grinçant des dents.

— Oui !... Et il prétend que nous avons raconté que nos bagages avaient été enlevés, et fait arrêter le train pour fuir en nous sachant suivis !

— A moins que ce policier soit lui-même un agent de la Main-Noire ! Bikerton m'a dit qu'il y en avait partout !

« Mais patience ! J'ai mon idée...

— Votre idée? Que voulez-vous dire? fit Perrin, anxieux.

— Rien !... On pourrait nous entendre ! Vaut mieux que je me taise !

— N'empêche que voilà nos papiers perdus, et il va falloir que nous recommencions toutes nos démarches, si les affiliés de la *Mano negra* ne nous tuent pas avant ! murmura tristement Louis Perrin.

— Ne vous désespérez pas, Perrin ! Je vous dis que je l'ai, la fine idée !

« Vous verrez !...

« Ne pleurez pas, Mademoiselle Jacqueline ! C'est moi, Marcel Dunot, qui vous le dis, ces canailles-là n'en auront pas le dernier mot !... N'empêche que j'ai faim, et comment !

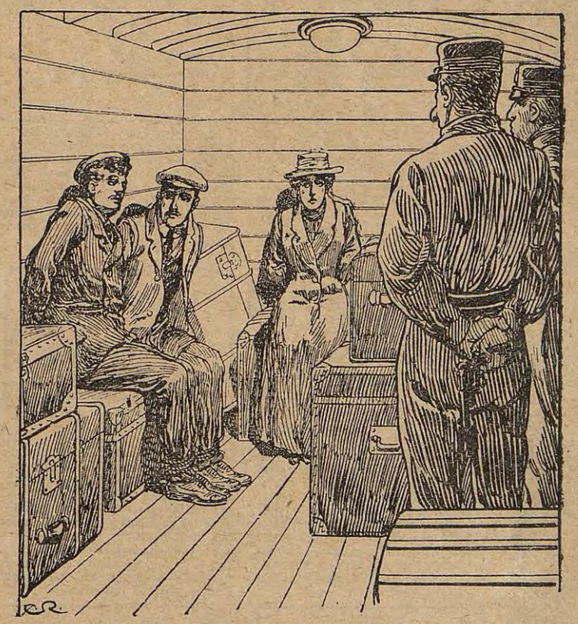
— Moi aussi ! fit Perrin. Je vais leur demander...

— Rien du tout ! Ils seraient capables de nous empoisonner ! Attendons à demain !... Et puis, qui dort dîne !... Je vais essayer de piquer une romance, comme on dit !... Bonne nuit, Mademoiselle Jacqueline ! Tâchez d'en faire autant !

Sur ces mots, Marcel Dunot ferma les yeux.

Mais, malgré tous ses efforts, il ne put parvenir à dormir. Pendant toute la nuit, il réfléchit sur tous les événements qui venaient de se passer, et se raffermit dans sa mystérieuse résolution.

Vers cinq heures du matin, le jour parut enfin. Une brise saline,



... ils restèrent toute la nuit sous la surveillance de deux hommes d'équipe, revolver au poing.

pénétrant par les interstices du fourgon, fit comprendre aux trois Français que la mer était proche.

D'ailleurs, ils savaient que le train devait arriver un peu après six heures à la Nouvelle-Orléans.

Ils échangèrent un cordial bonjour, et s'avouèrent que ni les uns ni les autres n'avaient pu dormir.

Bientôt, l'activité des hommes d'équipe, qui désarrimaient les colis, annonça que l'arrivée était proche.

— Quoi que je fasse, recommanda Marcel aux Perrin, ne dites rien, ne vous compromettez pas, ne bougez pas !

— Mais enfin, Monsieur Dunot, s'écria Jacqueline, que voulez-vous donc faire ?

— Vous allez le voir de suite ! répondit Marcel, simplement.

En effet, le train, ralentissant, tressautait sur les nombreuses aiguilles annonçant l'approche d'une gare.

Bientôt, la vitesse devint nulle et le rapide, lentement, vint se ranger le long des quais d'arrivée de New-Orléans.

Le chef de train avait dû prévenir la police au passage du convoi dans une des stations du parcours, car, quatre policemen attendaient sur le quai ainsi que plusieurs infirmiers munis de civières.

Les policiers se précipitèrent vers le fourgon à bagages pour prendre livraison des prisonniers.

Les deux hommes d'équipe qui les gardaient empoignèrent Marcel par les pieds et par les épaules, et, le maintenant ainsi, se mirent en devoir de descendre sur le quai.

C'est ce qu'attendait le jeune Français : pendant [illegible] avait

sans bruit usé contre l'angle d'une malle les cordes lui retenant les poignets et qui ne tenaient plus que par un fil.

D'un effort violent, il les brisa.

Puis, se dérobant d'une secousse aux deux hommes d'équipe stupéfaits, il parvint à se mettre debout sur le rebord du wagon.

Ses deux poings, lancés en avant comme deux massues, atteignirent ses gardiens, l'un en pleine figure, l'autre dans le creux de l'estomac.

Les hommes d'équipe, étourdis par le choc, trébuchèrent, et allèrent tomber sur le quai, juste dans les bras des policemen qui s'avançaient pour recevoir les prisonniers.

Pendant un instant, ce fut une mêlée indescriptible ; policemen et hommes d'équipe avaient roulé sur le sol et, tant bien que mal, essayaient de se relever en poussant des grognements de rage.

Marcel, sans perdre de temps, mit à profit ce répit.

Il prit dans sa poche un canif que nul n'avait songé à lui enlever, trancha les liens retenant ses chevilles, et, d'un bond, sauta sur le quai.

Les policemen et les hommes d'équipe, enfin debout, s'élancèrent à sa poursuite en hurlant :

— Arrêtez-le ! Arrêtez-le !

L'un d'eux, plus rapide que les autres, allait atteindre le jeune Français, lorsque celui-ci, s'en apercevant, s'arrêta net, se laissa tomber en avant sur ses mains, et, d'un terrible coup de pied en pleine figure, arrêta net l'élan de son poursuivant qui, la mâchoire fracassée, s'affaissa sur le sol en hurlant de douleur.

(A suivre.)

UN APOTRE DE LA PROPRETÉ

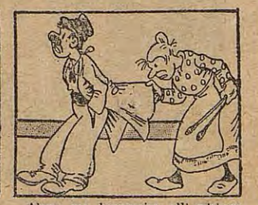
Enfin, on va donc avoir une ville propre ; pas d'erreur, tous les journaux y l'annoncent. Déjà, on a supprimé les porspectus ; on a interdit de jeter des épluchures d'oranges par terre, et défendu d'balancer les microbes des tapis par les fenêtres après dix heures, et à présent, v'là qu'il est question d'encaustiquer les trottoirs ! Ça, ça sera bath !

De c'coup là, on pourra franchement, quand c'est qu'on est brindezingue, s'allonger en une chute pleine ed' grâce sus l'bitume sans risquer, en se r'levant d'être dégoûtant d'détritus et d'ponssière. Moi, j'parle de c'cas-là en connaissance de cause, étant donné que, comme tout l'monde, y m'arrive parfois d'prendre ma p'tite cuite.

Et pourtant, j'suis pas un soiffard, moi ! J'profite pas, comme des poteaux que j'connais, d'toutes les occasions pour licher, moi ! Non, j'bois qu'dans deux cas : quand c'est qu'j'ai mangé des œufs durs, et quand c'est qu'j'ai pas mangé des œufs durs ! C'est pas d'ma faute, s'pas, si ces circonstances se représentent souvent, pas vrai ?

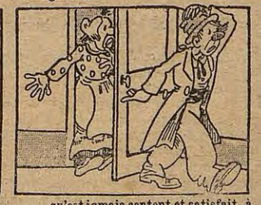
Ma bourgeoise, désormais, pourra plus r'connaître les endroits où que j'me suis rendu, quand c'est que j'veux pas lui indiquer l'itinéraire de mes pérénigrations, chose qu'elle devinait toujours avant, la sacrée bougresse, vu qu'elle a un flair d'artilleur. Quand c'est que j'rentre à la maison, comme de bien entendu, elle est heureuse, ma bourgeoise.

Elle m'fait toujours une réception chaleureuse : « Te v'là, bougre d'ivrogne ! D'où viens-tu encore, sale poivrot ? C'est y des heures pour rentrer, dis, affreux soulard ? » Au fond, j'sais qu'c'est par amitié pour moi qu'elle m'agonit d'sottises ; mais moi, par dignité méprisatoire, ben, j'réponds rien ; afin d'bien y faire voir que c'est moi que j'suis l'maître.



Alors, ma bourgeoise all' m'chope par un pan d'ma rédingue, et all' s'met à r'nifler, à humer, et ell' beugle : « Mossieu vient d'aller s'balader dans les quartiers hurfs !... Ah, n'dis pas non, on m'trompe pas, moi ; à preuve qu'j'ai ramassé une pelle, c'qui fait qu'tu rapportes toutes les odeurs de par-là et qu'tu jures à plein nez l'ylang-ylang et l'poponax ! »

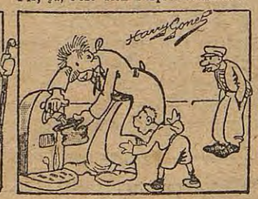
Devant des preuves si palpables, y a qu'à s'incliner, c'pas ? D'autr' fois, all' meugle : « D'aspas de honte propr' à rien, d'fréquenter des quartiers d'biffins ? Tu viens s'ramener d'Puteaux, des Quatr'Chemins, et d'Aubervilliers, tu puissonnes l'vieux caoutchouc rance, l'typhus, et l'choléra ! » Pas d'erreur, on peut rien y cacher, à mon épouse, Pis, ça, c'est bien l'esprit féminin !..



...qu'est jamais content et satisfait, à preuve que, si j'ai fréquenté les endroits rupins, à gueule ; si qu'j'ai été dans les contrées purotines... à gueule encore ! Alors, j'm'ai pensé : « Etre mordu par un âne, ou être mordu par un cochon, c'est toujours être mordu !» Donc, aubadé dans un cas, agoni dans un autre, c'est toujours être engueulé !... Aussi, j'm'fais pénard, et je m'fuite !

Et même, j'peux dire avec orgueil que, rien que d'la façon dont j'ai fermé la porte, ma bourgeoise est forcée d's'apercevoir que j'suis pas précisément content, et par la même occase, elle est pétrite de respect devant mon attitude noble et intransigeante ! La dernière fois qu' j'ai opéré c'te sortie imposante, sitôt dehors, j'ai inspecté la propreté des rues d'un œil investigateur. Ben, là, franchement, c'était pas ça ; ça laissait même seulement à désirer !

A preuve qu'y avait des Angliches, des Alboches, des bons Belges et autres Trichiens qui zyeutaient c'te saleté d'un air méprisatoire. Moi, ça m'a révolté dans ma dignité d'Français, d'citoillien, et d'contribuable. « Avec toute l'or qu'y a dans nos banques, que j'm'ai soliloqué, me ressemble qu'on pourrait m'médier à c't'état d'choses ?.. On pourrait tout au moins arroser, pas vrai ? Exemple, Bibi, y s'arrose...



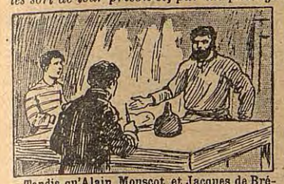
«...souvent l'intérieur, aussi, j'vous fiche mon billet qu'mes estomaques ell' sont propres ! J'parle pas d'user d'l'eau potable, non, c'liquide fadasse n'saurait m'intéresser mais d'la simple eau d'Seine, comprenez ? » Et j'm'ai senti soudain une vocation naissante : j'ai rempli mon gslure de lance à une fontaine et, hop, à p'tites potées d'eau savantes, j'ai consciencieusement humecté l'trottoir.

« Ah, vinguieu, c'que ça en soulevait des nuages de poussière, de microbes et autres détritus ! On en chopait autant avec son blaire qu'avec une pelle ! J'étais heureux d'turbiner comme ça pour la propreté d' c'grand Paris ; malheureusement, un agent subalterne, qui n'comprenait pas la grandeur d'ma mission, est venu m'enjoindre de cesser. Ah ! maladie, c'est-y pas malheureux qu'on entrave ainsi l'initiative.

TRÈS PROCHAINEMENT PARAITRA :

LA BANDE DE L'AUTO ROUGE

En poursuivant le capitaine nègrier Sharp, qui a traîtreusement détruit un vaisseau français et tué son commandant, le fils de ce dernier, Jacques de Brévailles et le mousse Alain Mouscot sont faits prisonniers par le roi nègre Mon-Ka-Té, associé de Sharp. Le fils de Mon-Ka-Té, Arturo, après avoir annoncé aux deux hommes leur supplice prochain, les fait jeter dans un immonde cachot souterrain. Comme ils s'attendent à marcher au supplice, un inconnu, qui dit s'appeler Pierre de Cervin, les sort de leur prison et, par un passage secret, les conduit dans une vaste grotte. Il les restaure et leur annonce qu'il va leur dévoiler qui il est.

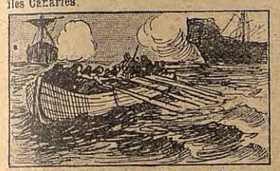


Tandis qu'Alain Mouscot et Jacques de Brévailles mangeaient, M. de Cervin parla de sa voix grave et lente : « Mon histoire ? Elle est bien simple, hélas, et bien navrante. Chargé par le Comité de Salut public d'une mission à Saint-Domingue, je partis comme délégué aux armées, à bord du vaisseau *La Montagne*. Nous appareillâmes de Brest le 28 août 1795. — Il y a vingt ans ! interrompit Jacques de Brévailles. — Oui ! j'avais vingt-sept ans alors !... Mais passons !... Après quinze jours d'une navigation favorisée par le vent et la mer, nous aperçûmes une voile au large des îles Canaries.

« Bientôt, nous pûmes distinguer une petite flûte d'environ deux cents tonneaux qui courait grand largue vers le Sud. Notre commandant fit tirer un coup de canon pour l' « arraisonner ». Mais ce fut peine perdue : la flûte continua sa route ! Nous lui donnâmes la chasse pendant toute la journée. Vers le soir, la brise fraîchit et nous gagnâmes un peu de chemin. Au coucher du soleil, nous n'étions plus qu'a environ deux milles de la mystérieuse flûte, lorsque trois autres navires apparurent à l'horizon dans la direction de l'Ouest ! Nous nous trouvions alors à cent milles des îles du Cap Vert. En moins d'une heure..

« ... les trois bâtiments nous eurent approchés et, avec un ensemble parfait, nous envoyèrent simultanément une bordée de boulets rouges, qui allumèrent vingt incendies à bord de *La Montagne !* Dans la nuit, car sur ces entrefaites la nuit était venue, notre commandant appela au branlebas de combat et d'incendie. La moitié de notre équipage se précipita aux pompes, les autres marins coururent aux canons. Entre temps, la flûte avait disparu et les trois navires s'étaient rapprochés et nous criblaient de boulets, sans que, par suite du feu qui nous gagnait, nous puissions répondre efficacement !

« Bientôt, nos voiles furent crevées, nos agrès coupés, nos mâts tauchés et écroulés. *La Montagne* ne fut plus qu'un ponton en flammes qui crachait la mitraille. La lutte ne pouvait durer longtemps ! Les uns après les autres, nos canons furent hors de service, nos marins tués ou blessés. *La Montagne* envahie par les flammes, que le vent activait, de l'avant à l'arrière, commença à couler ! Notre commandant, désespéré, ordonna de mettre les embarcations à la mer, puis, m'ayant confié le commandement, monta sur son banc de quart et se tira un coup de pistolet dans la tête ! Il tomba foudroyé !



« Peut-être aurais-je dû l'imiter ! Mais non, je fis bien de vivre, puisque j'ai pu vous sauver ! Une seule embarcation avait été épargnée par les flammes ! Elle était, d'ailleurs, bien suffisante, car nous restions à peine une quinzaine ! Pendant que nous la mettions à la mer, trois d'entre nous furent tués par les boulets. Nous nous embarquâmes douze dans la chaloupe ! A peine étions-nous à cinquante mètres de *La Montagne* que notre pauvre vaisseau sauta avec un fracas épouvantable. Une lueur éclatante illumina une seconde les flots noirs, et de tous côtés la mer se couvrit de débris ! Le feu avait, sans doute, atteint la Sainte-Barbe !

« Nous autres, nous nous courbâmes sur les avirons, dans l'espoir d'échapper à la faveur de l'obscurité. Notre espoir fut vain ! Les pirates avaient mis plusieurs canots à la mer et nous vîmes ceux-ci se diriger vers nous. Je me levai : « Bas les avirons ! commandai-je .. Prenez vos armes et sachons mourir en Français et en Républicains ! Vive la République une et indivisible ! Vive la France ! — Vive la France ! répétèrent mes compagnons. Quatre embarcations arrivaient vers nous. En un instant, nous fûmes entourés et rejoints. Sur ces quelques planches branlantes, une mêlée horrible s'engagea. Nous étions douze contre soixante ! Je peux dire qu'avant de succomber, nous tuâmes bien...

« ... quarante de nos ennemis ! Pour moi je reçus dans la poitrine un furieux coup de pique et perdis connaissance. Lorsque je revins à moi, j'étais couché dans un hamac, avec un solide pansement sur ma plaie. Je reconnus que j'étais à bord d'un navire. Je voulus parler, mais un jeune homme à figure sinistre qui se tenait auprès de moi me fit impérieusement signe de me taire. J'étais faible et souffrais beaucoup. J'obéis. Je restai ainsi couché, une dizaine de jours, sous la surveillance de mon gardien muet. Je sentais que je guérissais peu à peu. Enfin, je pus me lever. Sans mot dire, mon singulier garde-malade m'aida complaisamment à passer mes vêtements et m'offrit son bras pour monter sur le pont.

« Je reconnus alors que je me trouvais à bord d'un des trois navires qui avaient attaqué et détruit *La Montagne !* Cependant, je ne fis rien voir de mes impressions. Toujours soutenu par mon guide, j'arrivai sur le tillac. J'aperçus un jeune nègre qui, après m'avoir examiné en silence, me fit signe de m'asseoir sur un fauteuil de toile qui se trouvait là. J'obéis. Mon garde-malade s'assit sur un autre fauteuil. Le nègre, après m'avoir une deuxième fois dévisagé, me dit en mauvais français : « Vous êtes monsieur Pierre de Cervin, ancien ingénieur du roi de France, et délégué aux armées par le Comité de Salut public ? — Oui ! répondis-je, surpris que le nègre fût si bien renseigné.

« Bon ! J'ai vu cela sur les papiers trouvés sur vous et c'est pour cela que je vous ai laissé la vie ! Car tous vos compagnons sont morts ! La Convention vient de décréter l'abolition de la traite des nègres ! Et moi, je suis, entendez-vous, je suis le roi de la Traite ! Je suis Mon-Ka-Té, roi d'Ebène ! Et vous avez pu apprécier ma puissance !.. Je vous offre maintenant d'entrer à mon service. — Jamais ! répondis-je. Jamais je ne combattrai contre ma patrie ! — Qui vous parle de combattre ? J'ai assez de guerriers et de marins !

« Je vous demande seulement de me construire deux forts et un palais à l'endroit que vous désignera M. le capitaine Sharp que voici : et le nègre me désignait mon taciturne gardien. J'ai attendu votre guérison pour vous parler. Demain, nous arriverons dans mes Etats. Vous aurez réfléchi ! Si vous acceptez, je vous promets la liberté et cent mille livres, une fois votre ouvrage terminé. Si vous refusez, c'est la mort dans les supplices !... Noble Sharp, ramenez monsieur à sa cabine ! » Pour un nègre, ce n'était pas mal parlé !

« Je ne répondis pas, et, au bras de ce digne capitaine Sharp, je regagnai ma cabine et me couchai dans le hamac. Tout le jour, toute la nuit, je réfléchis. Et, après une longue délibération, je résolus d'accepter les propositions de Mon-Ka-Té en me promettant de saisir la première occasion pour fuir ! Comme l'avait dit le roi Mon-Ka-Té, le lendemain, notre navire franchit la barre et emboucha le rio Nunez qu'il remonta jusqu'à environ quatre-vingts kilomètres de son embouchure. Je débarquai sous la surveillance de quatre guerriers nègres à la mine farouche...

« .. et fus enfermé dans une case, où, je dois le dire, je ne manquai de rien. Je me reposai encore quelques jours puis, me mis au travail et, sur les indications du capitaine Sharp, traçai les plans des deux forts et du palais que vous avez pu voir au bord du rio Nunez. — Ils sont supérieurement disposés ! fit M. de Brévailles. — Merci du compliment ! Mais, j'abrège. Pendant trois ans, entendez-vous, pendant trois ans, je travaillai sans trouver la moindre occasion de fuir ! Mon sommeil était épié ! Je pus par bonheur surprendre une conversation entre Sharp et Mon-Ka-Té !

« J'appris ainsi que les deux misérables avaient décidé de me tuer une fois les forts terminés ! J'aurais dû m'en douter, n'est-ce pas ? Et je pensais en frémissant que, deux mois plus tard, tout serait fini ! Mon parti fut vite pris. En faisant creuser les fondations, j'avais découvert les grottes où nous sommes ; elles sont situées un peu en amont des forts, sous les chutes d'un affluent du rio Nunez. Je n'avais fait part à personne de ma découverte. Patiemment, je creusai une galerie entre les caves des forts et ces grottes. Deux braves esclaves m'aidèrent à construire un passage secret et à le dissimuler...

« ... sous une pierre pivotante. Afin de me ménager le temps nécessaire à l'achèvement de mes installations, je m'arrangeai à faire durer les travaux et, entre temps, je découvris une seconde issue à ces grottes par laquelle il m'est facile de sortir quand je veux. Je vous la montrerai tout à l'heure. J'accumulai des provisions dans ma retraite, et, un beau jour, je disparus avec mes deux fidèles noirs. Ah ! j'aurais voulu voir la tête de Sa Majesté Mon-Ka-Té et de son acolyte Sharp .. Depuis, je vis ici dans l'espoir de délivrer des prisonniers européens et de fuir avec eux. Les ans ont passé. Mes braves noirs sont morts

« Et, depuis mon long séjour ici, jamais Mon-Ka-Té ni son fils Arturo n'ont fait de prisonniers blancs ! Ils les massacrent à mesure ! » M de Cervin baissa la tête, soupira et se tut. « Nous-mêmes, nous devions être mis à mort ! répondit Jacques de Brévailles. — Je le sais. .. je visite de temps à autre les oubliettes atroces que le sinistre Arturo a fait creuser ! C'est ainsi que je vous ai découverts ! — Et délivrés ! acheva M. de Brévailles .. notre reconnaissance ne finira qu'avec notre vie. » M de Cervin fit un geste modeste. Jacques de Brévailles, alors, fit le récit de tragiques circonstances qui l'avaient amené au pouvoir d'Arturo, lui et Alain Mouscot. M de Cervin se leva : « Sachez, dit-il, que j'ai le moyen de nous venger tous ! Depuis que je suis ici, j'ai eu le temps de tout préparer ! C'a été ma seule joie, et, si, du moins, je ne peux retrouver la liberté et revoir ma patrie, j'aurai la consolation en mourant de punir de leurs crimes les misérables qui se nomment Sharp, Mon-Ka-Té et Arturo ! Venez ! je vais vous montrer mes préparatifs ! » Les trois hommes se levèrent. Derrière M de Cervin Jacques de Brévailles et Alain Mouscot marchèrent vers la chute d'eau dont le grondement ininterrompu résonnait dans l'immense grotte. *(A suivre.)*

L'émotion avait été énorme à San-Francisco lorsque ce matin-là, par des éditions spéciales de tous les journaux beuglés par une horde de camelots, la population avait appris le cambriolage de la banque Horace Murrey and C°.

Cet établissement financier, un des plus importants de la grande cité californienne, avait reçu la nuit précédente la visite de chevaliers de la pince-monseigneur, qui, après avoir fracturé les cinq coffres-forts de la maison, s'étaient enfuis en emportant une somme de deux millions de dollars. Cet argent se composait en grande partie de dépôts effectués par les négociants de San-Francisco.

« Monsieur Horace Murrey et le chef de la police, disaient les feuilles, croient que cet audacieux cambriolage est l'œuvre des terribles Compagnons de l'X, bande de malfaiteurs redoutables qui, depuis six mois, terrorisent notre ville et dont les méfaits se comptent par dizaines. Heureusement, ajoutaient les gazettes, la banque Murrey étant assurée contre le vol, les capitaux dérobés pourront être remboursés. Que le public se rassure donc et attende patiemment les résultats de l'enquête ouverte par la justice. »

Malgré cet avis rassurant, l'émotion, nous l'avons dit, fut considérable, et, tout le jour, une foule de capitalistes, négociants ou petits rentiers, de gens appartenant à toutes les classes de la société, qui craignaient de perdre leur avoir, ne cessa d'emplir les bureaux de la banque, demandant à grands cris des explications et exigeant le remboursement de l'argent par eux déposé.

Bien entendu, les employés ne purent que conseiller d'attendre, la banque Horace Murrey and C° ayant jusqu'à nouvel ordre suspendu ses paiements. Il y eut des scènes déchirantes : de pauvres femmes pleuraient, suppliant qu'on leur rendit leur pécule perdu, les commerçants craignant de ne pouvoir faire face à leurs échéances menaçaient et tempêtaient, demandant à parler au directeur Horace Murrey.

Mais celui-ci, enfermé dans son cabinet de travail, demeura invisible. Des policemen durent intervenir et organiser un service d'ordre pour maintenir la foule exaspérée qui se répandait en lamentations et en menaces de toutes sortes.

Comme bien l'on pense, chacun maudissait les Compagnons de l'X qui, par ce nouveau forfait, allaient peut-être causer la ruine de milliers de pauvres gens.

Le soir venu, toute la ville était en rumeur et s'entretenait du sensationnel événement. Aussi, lorsque à son habitude, vers onze heures, le banquier Horace Murrey fit son entrée dans les salons du Californian-Club, tous les assistants l'entourèrent, désirant recueillir de sa bouche quelques renseignements inédits. Très calme, le financier répondit avec courtoisie à ses interlocuteurs qu'il ne savait rien de plus que ce que les journaux avaient publié le matin et qu'en effet, sa banque étant assurée contre le vol, chacun devait se rassurer. Ceci dit, il gagna une table de jeu et se lança dans une partie de bridge.

Horace Murrey était un homme de quarante ans, de haute taille et d'une forte corpulence. Son visage large, soigneusement rasé, se terminait par un menton carré et volontaire, ses mâchoires proéminentes lui donnaient un air de méchant bouledogue que ne démentaient pas deux petits yeux durs et féroces abrités sous la broussaille des sourcils. Bien que parfaitement honorable, il n'était aimé de personne.

Après avoir joué pendant une heure environ, Murrey se retira ; le groom du club avait fait avancer l'automobile du financier qui y prit place en ordonnant au chauffeur :

— A la maison, Morriss, et vivement !

Le moteur gronda et la voiture, démarrant, s'élança à grande vitesse par les rues obscures. Comme elle arrivait à l'angle d'une avenue, une autre automobile arrêtée au milieu de la chaussée força Morriss à ralentir l'allure de sa machine.

— Maladroit ! idiot ! imbécile ! cria le chauffeur furieux, en appuyant à droite pour éviter l'obstacle.

A ce moment, un lasso, lancé d'une main experte par un homme debout au bord du trottoir, s'abattit sur ses épaules. Avant qu'il eût pu pousser un cri, Morriss, à demi étranglé, se sentit enlevé de son siège. Un bâillon lui ferma la bouche, et, prestement, il fut ficelé et jeté à l'intérieur de l'automobile en panne qui partit aussitôt.

Pendant ce temps, alors que l'infortuné chauffeur d'Horace Murrey était dépossédé de son volant, un homme, qui jusque-là avait paru très occupé à réparer la voiture avariée, sautait lestement sur le siège de l'automobile du financier et de nouveau la lançait à grande vitesse.

Cette scène rapide n'avait pas duré trente secondes. Nul n'en avait été témoin dans l'avenue déserte à cette heure avancée de la nuit et, à l'intérieur de sa limousine, Horace Murrey ne se doutait nullement qu'il avait changé de conducteur.

Du reste, le financier, loin de faire attention à ce qui se passait à l'extérieur, semblait absorbé en d'heureuses réflexions, car un sourire de contentement, découvrant ses longues dents jaunes, détendait sa dure face de Yankee. Même, ayant tiré un carnet de sa poche et ayant crayonné quelques chiffres, il murmura avec satisfaction :

— Décidément, très bonne affaire !

A ce moment, la voiture s'étant arrêtée, Murrey réintégra son carnet dans sa poche, et ouvrant la portière de la voiture, sauta lestement sur le sol. Il sursauta :

— Ah çà ! Morriss, vous êtes ivre, où m'avez-vous conduit ?

Au lieu du superbe édifice dans lequel se trouvaient les bureaux de sa banque et son appartement privé, le financier avait devant lui une masure misérable située au fond d'une cour que fermaient de hauts murs.

Voyant que son chauffeur gardait le silence, le banquier, peu patient de sa nature, s'apprêtait à le secouer rudement par l'épaule, lorsqu'un individu surgi de l'ombre se dressa à son côté et, lui appliquant le canon d'un revolver sur le front, commanda d'une voix brève :

— La paix, Horace Murrey, et suis-moi !

Le financier frissonna ; mais, comme il était brave, il riposta :

— Que prétendez-vous donc me faire ?

— Te tuer si tu n'obéis pas !

Un regard jeté à droite et à gauche suffit à Murrey pour comprendre que toute résistance était impossible. Plusieurs hommes, revolver au poing, l'entouraient. Ainsi que celui qui avait parlé, tous portaient sur le visage un loup de velours noir.

— En route ! commanda l'inconnu de sa voix menaçante.

— Soit, fit Murrey, mais je me plaindrai à la police.

— Comme tu voudras !

Deux hommes masqués saisirent le prisonnier chacun par un bras et l'entraînèrent vers la maison tandis qu'un troisième par derrière lui serrait le col avec un lacet de soie de façon à l'étrangler si la velléité lui venait d'appeler ou de se défendre.

Avant tout, Murrey tenait à sa peau, aussi se laissa-t-il faire. Ses conducteurs, l'ayant poussé à l'intérieur de la maison, lui firent traverser un vestibule au milieu duquel ils le lâchèrent. Se sentant libre, le financier fit quelques pas en arrière dans l'évidente intention de fuir, mais brusquement le sol s'affaissa sous ses pieds, le plancher joua, démasquant une trappe, et Horace Murrey, poussant un sourd gémissement, disparut en d'obscures profondeurs. Un éclat de rire des mystérieux inconnus salua cette soudaine disparition.

Cependant, la chute d'Horace Murrey n'avait pas été grave. Presque aussitôt après avoir perdu l'équilibre, le banquier tomba lourdement sur ce qu'il reconnut au toucher pour être une épaisse litière de paille. Il ne se fit donc aucun mal.

— Ces gens ne veulent pas ma mort, pensa-t-il dès qu'il put unir ensemble deux idées. Mais alors pourquoi m'ont-ils enlevé ? Je donnerais gros pour le savoir. A cet instant, Murrey entendit un grincement de porte qu'on ouvre. Une lueur jaillit et une lampe ayant été allumée, le financier aperçut à quelques pas de lui, groupés autour d'une table, les hommes masqués de tout à l'heure. Ils étaient au nombre de cinq. D'un regard circulaire, Horace Murrey embrassa le lieu dans lequel il avait fait une si brutale entrée.

C'était une cave assez vaste. A part la table que nous venons de mentionner, quelques tabourets et la paille sur laquelle il était tombé, elle ne contenait pas autre chose. Ayant levé les yeux au plafond, le banquier ne put découvrir la trappe qui lui avait livré passage. Seul, un gros anneau de fer auquel pendait une forte corde ornait la voûte salpêtrée.

— As-tu terminé ton examen, Murrey ? demanda l'homme, qui, dans la cour, lui avait déjà parlé.

L'interpellé, ramenant les yeux sur le groupe mystérieux, remarqua une forte porte bardée de fer, celle sans doute par laquelle les inconnus étaient entrés.

— Eh bien, reprit le questionneur, à quoi penses-tu, mon brave banquier ?

— Pourquoi m'avez-vous enlevé, je veux sortir d'ici !

— Causons un peu. Ta banque a été cambriolée la nuit dernière ?

— Oui.

— Et cela, par les Compagnons de l'X, prétends-tu ?

— Oui.

— Tu es un fieffé coquin, Horace Murrey. C'est toi qui, ayant fracturé tes coffres-forts, en as enlevé tes deux millions de dollars (dix millions de francs), que tes clients t'avaient confiés et qu'en vertu d'un contrat en bonne forme, une compagnie d'assurances devait te rembourser en cas de vol.

— C'est faux ! rugit Murrey en pâlissant.

— C'est vrai ! reprit son implacable interlocuteur. L'X n'est pour rien dans le vol que tu as simulé.

— Qu'en savez-vous ? gronda le banquier.

— Tu es ici devant les chefs des Compagnons de l'X. Nous n'admettons pas que tu travailles sur notre dos.

A cette déclaration inattendue, Murrey devint livide. Instinctivement, sa main chercha dans la poche de son pantalon le revolver qui ne le quittait jamais. Un blasphème lui échappa, la poche était vide.

— Durant la traversée de la cour, nous t'avons enlevé ton revolver, reprit le chef de l'X. Donc, écoute-moi. Tu vas rendre à tes victimes les deux millions que tu t'es appropriés cette nuit, puis tu vas nous signer un chèque de cent mille dollars pour nous indemniser du dérangement que tu nous causes par ta peu délicate conduite.

— Jamais ! hurla Murrey hors de lui.

— Mon cher Jack, dit le chef de l'X à l'un de ses acolytes, passez les poucettes à Monsieur.

Jack, un hercule, se leva tranquillement.

Puis, malgré une défense désespérée de Murrey, il l'enleva sans efforts et lui passa les pouces dans le nœud coulant tombant de la voûte. Cela fut fait en un clin d'œil.

Ainsi pendu, le banquier se trouvait à vingt centimètres au-dessus du sol. Il faut renoncer à peindre sa fureur et à noter les mille imprécations qu'il lançait à l'adresse de ses adversaires impassibles. Bientôt la douleur lui arracha des cris plaintifs. Son corps de tout son poids tirait sur ses pouces et cela à la longue devenait intolérable.

— Voyons, cède, reprit le chef de l'X, nul ne connaîtra ta friponnerie.

— Allons, j'accepte, gémit Murrey.

— Bien. Jack va t'accompagner, tu lui remettras les deux millions de dollars que demain nous ferons parvenir à la police. Auparavant tu nous signeras le chèque convenu.

— Et si je refuse ?

— Tu resteras pendu jusqu'à ce que tu cèdes. N'escompte pas un secours, nul ne peut venir ici.

— Soit, c'est entendu !

L'instant d'après, Murrey était détaché, puis, ayant signé le chèque demandé, sortit de la mystérieuse cave, un bandeau sur les yeux. Jack le guidait et prit place avec lui dans l'automobile demeurée dans la cour et qui partit aussitôt.

. . . . . .

Le lendemain, le chef de la police de San-Francisco recevait par la poste un sac contenant les deux millions de dollars en banknotes, volés à la banque Murrey.

Tous les journaux, en même temps, publiaient la note suivante :

« Les Compagnons de l'X, étant demeurés totalement étrangers au cambriolage de la banque Murrey, et ne voulant pas que cette opération leur soit attribuée, en ont contraint les auteurs à restituer la somme dérobée que le chef de la police tient maintenant à la disposition des ayants droit.

« Signé : X. »

Depuis cette affaire, les Compagnons de l'X jouissent à San-Francisco d'une popularité sans égale.

Quant à Horace Murrey dont personne ne soupçonna jamais le rôle, il s'est retiré des affaires, et cela, on en conviendra, vaut mieux pour tout le monde.

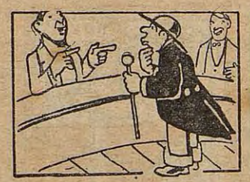
HENRIETTE CEENHOUDER.

LA DERNIÈRE LOUFOQUERIE DE POIRE DE SCHNOCK

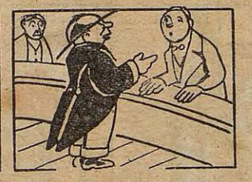
« Bon sang, que l'on se rase ! s'écria un jour de spleen, l'ami Poire de Schnock, en épointant de son couteau la coquille de l'œuf de son petit déjeuner... à quoi pourrais-je bien occuper mon temps ?... »

Tout en cherchant, Poire de Schnock jouait avec son œuf, si bien qu'ayant posé la pointe cassée de celui-ci sur la table, l'œuf se tint debout, ce qui émerveilla Poire de Schnock... « Eurêka, s'écria-t-il, j'suis aussi fort que Christophe Colomb... faut qu'j'aille aussi découvrir l'Amérique. »

Et pour découvrir l'Amérique plus certainement, Poire de Schnock qui possédait une agréable aisance n'hésita pas : il courut plutôt qu'il ne marcha vers l'agence bien connue Mook and Co ltd et demanda à l'employé du service des bateaux un billet pour l'Amérique...

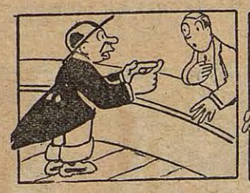


« Pour laquelle des Amérique ? » demanda aussitôt l'employé. Poire de Schnock, dont le thermomètre des connaissances géographiques était très au-dessus de zéro, fut embarrassé par cette question cependant naturelle. « Pour laquelle, balbutia Poire de Schnock avec hésitation, mais il y en a donc plusieurs ?... »

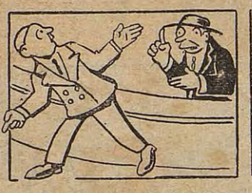


« N'en doutez pas, répondit l'employé. — Dans ce cas, reprit Poire de Schnock, donnez-moi un billet pour celle des Amérique qui n'est pas encore découverte »

Cette réponse stupéfia l'employé qui eut un moment la crainte d'avoir affaire à un fou ; mais la physionomie pleine de quiétude de son interlocuteur le rassura. « C'est que voilà, dit encore l'employé, jusqu'à ce moment tout ce que l'on connait en fait d'Amérique est découvert. . »

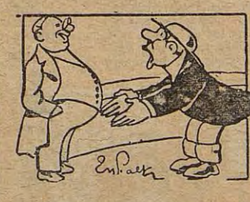


« Mon Dieu ! que c'est donc ennuyeux, répliqua Poire de Schnock. Vous êtes bien sûr..., ajouta-t-il en s'adressant à l'employé, qu'il n'y en a pas un petit bout qui reste à découvrir... il m'en faudrait si peu pour me satisfaire... grand comme rien... »

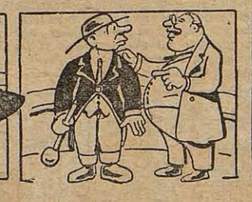


« Dame, monsieur, continua l'employé, qui tout de même s'inquiétait, pour vous obliger, je vais demander au directeur... peut-être a-t-il eu vent de quelque chose... veuillez attendre un instant... » Poire de Schnock s'arma d'un peu de patience. « Grand comme un mouchoir de poche, dit-il, cela me suffirait. . je le sens... »

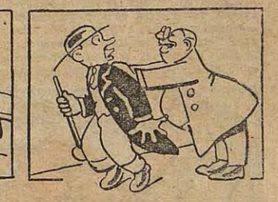
Au bout d'un quart d'heure, l'employé revint avec le directeur. « Je suis désolé, dit celui ci à l'ami Poire de Schnock, je viens de téléphoner à notre agence d'Amérique à votre sujet, et la réponse est qu'il est absolument interdit de découvrir quoi que ce soit en Amérique, et cela jusqu'à nouvel ordre et sous peine d'amende.



« Mais pourquoi ? demanda Poire de Schnock au directeur de l'agence. — Je veux bien vous le dire, mais ne l'ébruitez pas... c'est un secret diplomatique, répondit le directeur en prenant un air mystérieux...



« Il est interdit de découvrir en Amérique la moindre des choses, confia le directeur au tube auditif de Poire de Schnock, parce qu'il y eu de grands abus.. des abus préjudiciables à la santé...



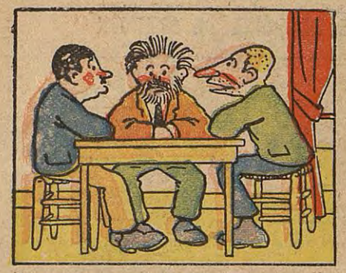
« Et qu'à force de découvrir les Amérique, celles-ci finiraient par s'enrhumer .. » Ceci dit, le directeur orienta doucement Poire de Schnock vers la sortie, lui fit un grand salut et vaqua de nouveau à ses affaires.

DEMANDEZ PARTOUT :

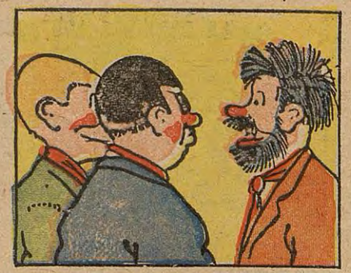
LES ROMANS DE LA JEUNESSE

16 PAGES 5 CENTIMES

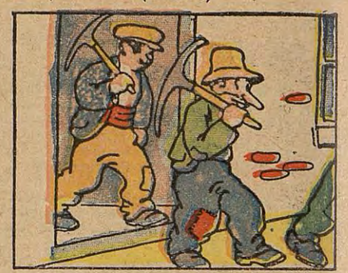
LES NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS *(Suite.)*



La galette provenant des bijoux escroqués par les Pieds-Nickelés aux voyageurs de l'autobus n'avait pas moisi longtemps dans leurs poches. Les trois copains et Manounou l'avaient joyeusement employée à faire bombance et ripaille. Et comme ils dépensaient sans compter, ils s'étaient retrouvés bientôt dans la purée...

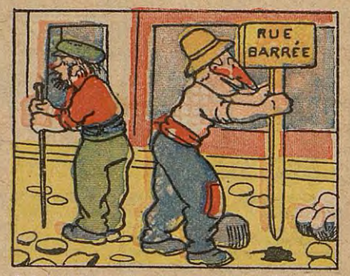


...la plus complète. Ils ne rêvaient qu'à une chose : c'était de s'en évader dans le plus bref délai. Ribouldingue, ayant réfléchi quelques instants, annonça : « J'ai une combine et je vais vous expliquer mon idée. » En quelques phrases claires et précises, il exposa à ses coassociés le plan qu'il avait imaginé pour trouver des fonds.



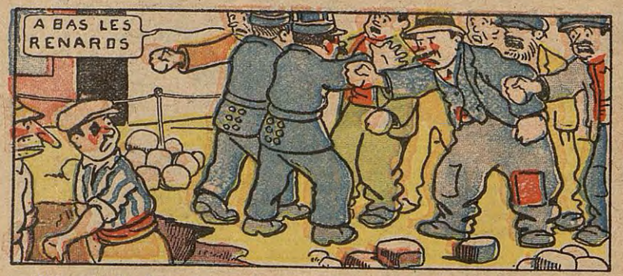
Il est à supposer que l'idée de Ribouldingue était excellente, car Croquignol et Filochard l'approuvèrent d'emblée. Il fut décidé qu'on la mettrait à exécution sans plus attendre. Voilà pourquoi, le lendemain matin, les Pieds-Nickelés, costumés en terrassiers, quittaient leur domicile avec la pelle et la pioche sur l'épaule.

Ils dirigèrent leurs pas vers le centre de Paris et s'arrêtèrent dans une rue située à proximité des grands boulevards. A l'entrée de cette rue les trois amis plantèrent un écriteau portant la mention : « Rue barrée » afin d'en intercepter le passage aux voitures et pouvoir se livrer tranquillement à leurs travaux.

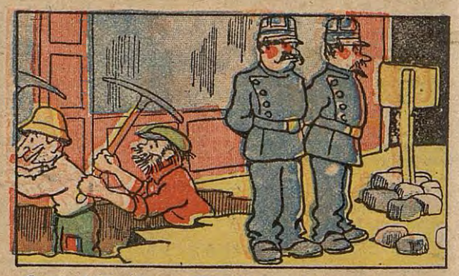


Ceci fait, ils tendirent des cordes, des bords d'un trottoir à l'autre, et commencèrent à dépaver la rue comme s'ils avaient été embauchés spécialement pour cette besogne. L'endroit qu'ils avaient choisi se trouvait précisément placé devant le magasin d'un grand bottier qui ne voyait pas ces travaux d'un bon œil.

Lorsque les pavés furent enlevés, les trois amis se mirent à piocher le sol avec la plus louable ardeur. Ils auraient été payés pour le faire qu'ils n'auraient certainement pas mis tant d'emballement à manœuvrer leurs outils. Ils piochaient ainsi depuis un bon moment, sans s'arrêter, au grand ébahissement des badauds, quand une bande d'individus...

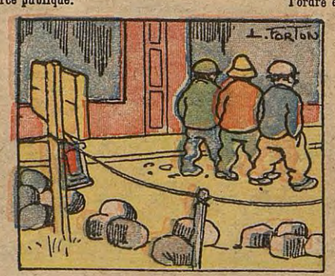


...fit irruption dans la rue et s'approcha, menaçante, des trois travailleurs. Les Pieds-Nickelés avaient été aperçus de loin par des terrassiers en grève et ces travailleurs conscients les voyant « boulonner » venaient pour les débaucher sans leur ménager les injures ; les traitant de jaunes, renards, etc. Une bagarre inévitable se produisit entre les grévistes et les trois terrassiers. Des agents, attirés par le bruit, arrivèrent au pas de course et repoussèrent énergiquement les chasseurs de « renards » qui furent bien obligés de céder à la force publique.

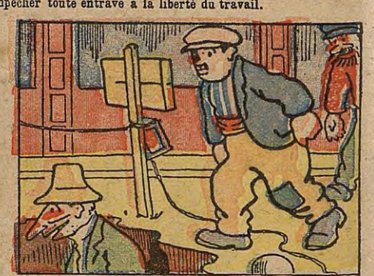


Croquignol, Ribouldingue et Filochard n'avaient point prévu cette brutale intervention des grévistes. Il s'en était fallu de peu que leurs projets ne fussent compromis et ça pouvait devenir doublement dangereux pour eux. Depuis cet incident, ils continuaient leur besogne sous l'efficace protection de deux sergots qui avaient été placés là pour maintenir l'ordre et empêcher toute entrave à la liberté du travail.

Après avoir piqué toute la journée, les trois terrassiers remirent leur veste, abandonnèrent provisoirement leurs outils et s'en allèrent non sans avoir préalablement allumé une lanterne rouge attachée après l'écriteau afin d'indiquer que la voie était en réparation. On a l'habitude de voir les rues de Paris barrées et défoncées...



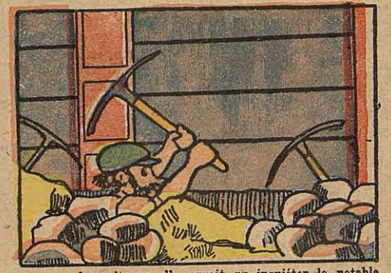
...que personne ne fit attention à eux. En quittant le chantier le trio s'en alla se restaurer chez un petit traiteur du voisinage. Le travail de la journée leur avait aiguisé l'appétit et ils dévorèrent ainsi que des affamés. Leur repas terminé, ils occupèrent le reste de la soirée à faire des parties de zanzibar jusqu'aux approches de minuit...



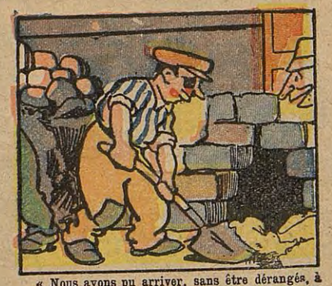
...Ribouldingue commanda : « En route ! c'est l'moment de mettre les voiles... » Le bistro réglé, ils rappliquèrent au chantier. La rue était déserte. « Allons-y et turbinons ferme, ajoutait Ribouldingue, c'est le moment ! » Aussitôt tous trois retirant leurs vestes saisirent la pioche et se mirent à travailler avec une nouvelle ardeur.

LES NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS *(Suite.)*

Qu'est-ce qui pouvait motiver une telle ardeur ? C'est ce que nous allons vous apprendre, chers lecteurs. Pendant le jour, ils avaient pu dépaver la rue et creuser la chaussée. Mais il était une autre tâche qu'ils ne pouvaient accomplir...



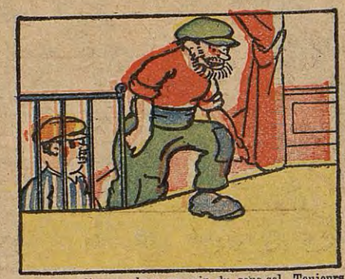
... que de nuit car elle aurait pu inquiéter le notable commerçant devant la boutique duquel ils avaient creusé une tranchée. En effet, ils attaquaient maintenant les fondations du magasin, besogne singulière et bizarre qui aurait pu, en plein jour, provoquer des questions embarrassantes dont ils avaient de bonnes raisons d'esquiver la réponse. « Ça, c'est de la veine ! » jubilait Filochard.



« Nous avons pu arriver, sans être dérangés, à faire une brèche dans le mur de la boutique. — Oui, ça y est, et c'est pas trop tôt, répliquait Croquignol. Le trou est enfin fait... Il n'y a plus qu'à l'agrandir un peu pour pouvoir passer au travers... Zut ! j'ai les pattes pleines d'ampoules...

« Je commence à en avoir assez de faire le terrassier ! » Lorsque la brèche dont il était question fut suffisamment agrandie, Croquignol, Ribouldingue et Filochard s'étant assurés d'un coup d'œil que personne ne pouvait les voir, s'engagèrent dedans subrepticement puis disparurent dans l'obscurité du sous-sol...

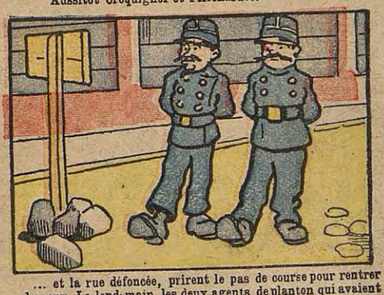
... de la boutique. « Maintenant que nous sommes dans la place, fit Ribouldingue à voix basse, il s'agit de trouver le moyen de passer dans le magasin qui est au-dessus de nous... Examinons d'abord les lieux afin de ne pas nous gourer... » Ce disant, il frotta une allumette et réprima la joyeuse exclamation qui allait lui échapper en apercevant un escalier...



... en colimaçon dans un coin du sous-sol. Toujours prudent et ne négligeant pas la plus petite précaution, il éteignit son allumette et chuchota à ses amis : « Eh ! ah ! la coterie, radinez en douce par ici et suivez-moi... Je viens de dégoter un escalier qui doit certainement nous conduire dans la boutique. Aussitôt Croquignol et Filochard...

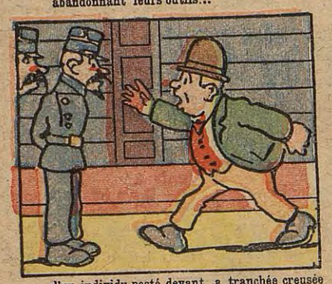
...lui emboîtèrent le pas. Parvenus en haut de cet escalier en pas de vis ils n'eurent qu'à pousser une porte qui n'était même pas fermée à clé, pour s'introduire dans le magasin. Leur flair de cambrioleurs avertis les guida tout droit vers le coffre-fort qu'ils forcèrent pour s'emparer d'une liasse de papiers et de billets qui se trouvait dedans.

« Comme il n'y a rien d'autre à barboter qui en vaille la peine, observait Ribouldingue, il ne nous reste plus qu'à nous défiler par le chemin que nous avons pris pour venir ici... » Lorsqu'ils se retrouvèrent dans la rue, les trois complices, abandonnant leurs outils...



... et la rue défoncée, prirent le pas de course pour rentrer chez eux. Le lendemain, les deux agents de planton qui avaient protégé la veille le chantier contre l'envahissement des grévistes revinrent afin de reprendre leur poste. « Tiens, remarqua l'un d'eux, ils ne sont pas encore arrivés, les terrassiers ? — Apparemment, collègue, répliqua son compagnon...

« ... qu'ils ont été obligés d'abandonner le turbin par peur des grévistes... C'est tout de même dégoûtant de constater qu'au jour d'aujourd'hui et au nom de la liberté on empêche les honnêtes gens de travailler. » Cependant qu'ils échangeaient leurs réflexions en se promenant d'un bout à l'autre de la rue, leur attention fut attirée par les cris...

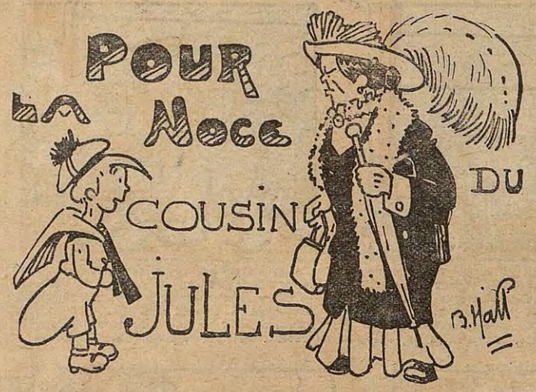


... d'un individu posté devant la tranchée creusée par les Pieds-Nickelés et qui se lamentait en levant les bras au ciel. C'était M. Ribouy, le bottier. En venant ouvrir son magasin, il avait aperçu la brèche pratiquée sous la porte d'entrée et gémissait : « Les perceurs de murailles sont venus cette nuit dévaliser ma boutique... Ah ! quel malheur ! »

L'infortuné, ayant pénétré dans sa boutique, eut la douleur de constater que ses soupçons n'étaient que trop fondés. Quant aux agents, ils comprirent, mais trop tard, que le trio de terrassiers qui, sous leur protection, avaient défoncé la rue pour mettre leur projet à exécution, n'était qu'une bande d'audacieux cambrioleurs qui s'étaient payé leur tête dans les grandes largeurs...

(A suivre.)

POUR LA NOCE DU COUSIN JULES



Le dimanche précédent, les cousins Pantinois étaient arrivés à l'heure du café chez les Cocluche, cérémonieusement gantés de blanc et parés des vêtements qu'ils ne sortaient de l'armoire que pour les baptêmes, les enterrements et les fêtes carillonnées.

Ils avaient gravi l'escalier d'une allure compassée, conscients de l'importance de leur mission et de l'effet prodigieux que produirait leur tenue de gala.

— Que venaient-ils faire? allez-vous me demander d'un air angoissé. Emprunter de l'argent? réclamer une dette que leurs cousins feignaient d'oublier? les avertir du décès de l'oncle à héritage? ou leur annoncer que leur billet de la loterie pour la Caisse de secours des Banquiers Véreux avait gagné le gros lot?

Vous n'y êtes point. Ils venaient tout simplement inviter les Cocluche à assister à la noce de leur unique et bien-aimé rejeton, Jules Pantinois.

— C'est bien ennuyeux! avait minaudé Mme Cocluche; nous n'avons rien de sortable à nous mettre; cela va nous lancer dans des frais terribles. Je ne sais si je dois accepter.

— Il ne manquerait plus que cela! avait rugi le cousin Pantinois de sa voix de stentor. Ce serait une injure que nous ne vous pardonnerions jamais. Nous ne faisons pas de fla-fla : venez comme vous êtes!

— Puisque vous insistez, nous ne vous ferons pas l'impolitesse de vous répondre par un refus.

Et après s'être donné rendez-vous pour le grand jour, les deux familles s'étaient séparées sur un échange de nombreux baisers et de poignées de mains aussi cordiales que l'entente du même nom.

En vérité, Mme Cocluche avait bluffé lorsqu'elle avait prétendu ne pas vouloir renouveler sa garde-robe. Son intention bien arrêtée était d'éblouir ses hôtes par sa magnificence, de « faire son persil », comme on dit aux five o'clock littéraires de la bonne duchesse. Rien n'était trop beau pour elle. Elle fit l'emplette d'un magnifique chapeau empanaché comme un corbillard de première classe et d'une robe d'un merveilleux satin changeant à faire mourir d'envie toute une tribu de caméléons.

— Et moi? hasarda timidement

Gégène, le rejeton de Mme Cocluche.

— Ce méchant galopin ne ferait-il pas croire que je le laisse aller tout nu hiver comme été? fulmina sa digne mère.

Et pour montrer à Gégène toute l'étendue de son indignation, elle lui allongea une cordiale paire de gifles qui firent venir sur ses joues des teintes de pomme d'api.

L'héritier des Cocluche glapit comme si on l'écorchait vif. Mais comme cette scène n'avait pas de témoins, il prit le parti de se consoler seul. Néanmoins, si sa mère avait jugé la question offensante, elle reconnut — toujours pour faire crever de jalousie les Pantinois — la nécessité de revêtir Gégène d'un costume flambant neuf.

Un jeudi donc, flanqué de son rejeton, Mme Cocluche alla aux Galeries Saint-Sylvestre, afin d'y faire emplette d'un complet sensationnel. Gégène exultait. Mais il ne manifestait pas sa joie, dans la crainte de la voir tempérer par quelques bourrades convaincantes et bien senties.

Un chef de rayon passa la cliente à un employé, qui, dans l'espoir de conclure une bonne affaire, s'empressa auprès d'elle.

— Vous désirez, madame? demanda-t-il, avec un sourire engageant.

— Un costume pour cet enfant.

— Et quel prix désirez-vous y mettre?

— Oh! mon Dieu! sans que le vêtement soit de la dernière qualité, je ne veux pas le prendre trop cher. Vous comprenez, c'est pour aller à une noce chez des gens simples, et je ne tiens pas à les éblouir.

Le calicot — il s'appelait Antoine — avait de l'expérience. Il savait que la tentation peut seule vaincre les plus soliides résolutions. Il apporta un article-réclame à 29,95; mais il eut soin d'exhiber en même temps un ravissant costume à 45,75 taillé dans une cheviote bleue du meilleur effet.

Mme Cocluche poussa les hauts cris : 45,75! Consacrer une pareille fortune à l'achat d'un petit complet sans prétention! Jamais, non, jamais!

— Essayons-le tout de même, insinua l'employé.

L'essayage ne coûtait rien. Mme Cocluche s'y prêta de bonne grâce.

Lorsque Gégène se fut introduit dans l'étoffe neuve aux plis impeccables, béat d'admiration, il se détailla avec complaisance.

— Il lui va dans la perfection, constata le calicot. Jamais vous ne trouverez un complet lui seyant aussi bien. Sans vous faire l'article, je vous engage vivement à le prendre; vous ne regretterez pas votre acquisition... N'est-ce pas, mon petit ami, que tu le préfères à l'autre? demanda-t-il à l'enfant.

— Il n'a pas à donner son goût, dit Mme Cocluche, revêche; ce n'est pas lui qui paye.

Si Gégène s'abstint de répondre, il n'en pensait pas moins. A ses yeux, le superbe costume bleu paraissait le dernier cri de l'élégance. Mais il savait bien que son appréciation n'influerait en rien sur la décision de sa mère et qu'elle lui vaudrait quelque vigoureux rappel à l'ordre.

Et cependant, il le désirait à la folie, le merveilleux complet.

Qu'allait-il faire pour s'en assurer l'entière possession?

Soudain, une idée germa dans son cerveau imaginatif. Elle était d'une hardiesse extrême, que dis-je, révolutionnaire. Les grands généraux n'ont-ils pas remporté les plus brillantes victoires par d'extraordinaires coups d'audace?

Gégène n'hésita pas.

Sa frimousse espiègle se contracta et, tout comme un nourrisson qui s'épanche dans ses langes immaculés, il... mais oui, il... empâta le fond du beau pantalon neuf.

Le crime était consommé.

Allait-il demeurer impuni? A cette pensée, Gégène se sentit pris d'une intense frayeur. Et, supputant déjà les conséquences effrayantes de son acte audacieux, il se mit à pleurer à chaudes larmes.

— Eh bien! qu'as-tu donc, mon petit garçon? demanda l'employé.

— J'ai... j'ai...

Il n'eut pas besoin de terminer sa confession, car l'odorat subtil de Mme Cocluche avait averti celle-ci de toute l'étendue du drame.

— Misérable, qu'as-tu fait? rugit-elle d'un ton tragique.

Et avant que Gégène, qui, par prudence, avait croisé ses bras sur sa tête dans l'attitude de la source de M. Ingres, eût pu donner la moindre explication, une avalanche de taloches s'abattit sur lui.

Mais les gifles lui parurent presque des caresses, car, triomphant, il revint avec le costume de ses rêves que Mme Cocluche avait été obligée d'acheter.

Pour une fois, la raison du plus fort ne fut pas la meilleure.

ECK.-BOUILLIER.

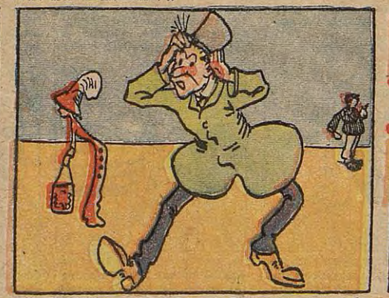
LOUFTINGUERIE

Je n'me trompe pas?.. C'est bien vous?... C'est toi?... Tu n'me reconnais pas?... Ni moi non plus, du reste, mais je devine en toi l'âme sœur qui compatira à ma douleur!... Ne dis rien... chut... ne me dénonces pas, surtout, il y va de ta vie! Je vais tout te confier... mais... silence... je viens de m'évader de Bicêtre!...

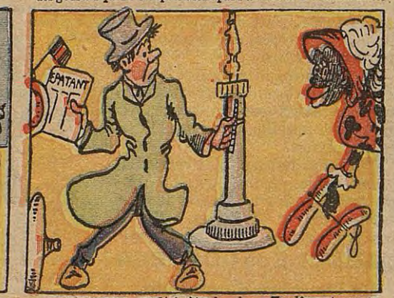
Ne tremble pas, vulgaire tourte, car je ne suis pas fou! Non!... C'est à la suite de jalousies mesquines que des misérables m'avaient fait enfermer pour me subtiliser mes découvertes géniales, car je suis un grand inventeur!... Oui, microbe pulvérisé, s'il y avait une justice, je devrais être archi-millionnaire! ..

Sachez qu'au berceau, déjà, j'avais inventé le tire-bouchon à harmonie concentrée; pyramidal, ce tire-bouchon! Rends-toi compte rétrospectivement du système : c'était une tige de fromage mou établie sur pilotis avec un point d'interrogation en guise de poignée et un poing sur le museau des gourdes qui ne comprenaient pas l'utilité de ma méthode!...

Plus tard, potassant Homère dans une édition scandinave imprimée aux États Unis et annotée en argot, j'eus idée, dans un but humanitaire et à la suite d'un vœu, de créer les bas à varices pour culs-de-jatte, les gants fourres pour manchots et les longues-vues en celluloïd pour aveugles. Continuant mon attrayante lecture, et au moment où...



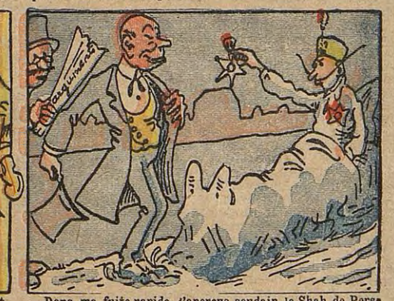
...j'en étais au passage de la mer Rouge ou au passage des Panoramas, je ne me souviens plus au juste, je sentis mes intestins danser la matchiche dans mon cerveau en ébullition, et j'enfantais une invention antiseptique, locomotrice et coloniale!... Et voilà comment je découvris le Sahara!... Or, un jour que je buvais un Pernod au lait de poule, en...



...mesurant avec un décimètre la colonne Vendôme et avec un taximètre les colonnes de l'*Epatant*, je vis descendre d'un aéroplane en pierre de touche, une négresse dont la terreur avait blanchi la figure et qui s'écria en russe : « Kektumoff! » A ces paroles vengeresses, mon sang ne fit qu'un tour dans mes poches!.

Je n'avais pas un rotin dans ma profonde! .. Alors, fou de rage, je m'emparai d'un bâton de sergent de ville, et, dans l'impossibilité où j'étais d'arrêter mon juste courroux, j'arrêtais la circulation des voitures; puis, toujours écumant de furibardise, je m'élançais au milieu des épaisses fumées d'un chocolat brûlant, et...

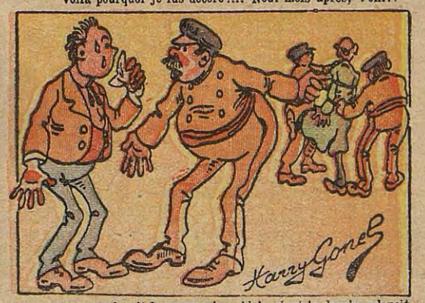
...je m'enfuis lâchement devant un huissier qui voulait me saisir en admirant avec quelle ténacité un receveur de chez Dufayel s'efforçait de colloquer un abonnement à un garçon de chez Potin en brandissant un carnet d'une main et de l'autre chantant la *Marseillaise*!.. Et voilà pourquoi je devins chauve!...



Dans ma fuite rapide, j'aperçus soudain le Shah de Perse qui dormait profondément dans le lit de la Seine. Horreur, un reporter brandissant des arguments à deux tranchants s'avançait sans vergogne pour l'interviewer. « Arrière, bandit! beuglai-je, ne réveille pas le Shah qui dort! » Et voilà pourquoi je fus décoré!... Neuf mois après, l'on...

... m'enfermait dans une étroite geôle! Le ciel était serein, et toi de même, qui écoutes mes billevesées! L'année était bissextile et des petits cochons roses et joufflus cascadaient en croassant sur les branches d'un plumeautier!.. Ah! que le son du cor est triste au fond du boa!.. Oui, Monsieu, ils s'étaient tous ligués contre moi; le...

...concierge, le facteur, le percepteur, le chef de gare! Toi, tu es mon sauveur . viens, partons au pôle Sud, où je viens d'être nommé Président de la République Esquimaude... tu seras mon grand moutardier... tu achèteras la clarinette de l'aveugle du Pont des Arts!.. Et, dans les mers glaciales, tu charmeras les monstres marins, car tu n'ignores pas que la



. musique adoucit les mœurs! — Ah! oui, et la douche adoucit les loufoques!.. Enfin, nous tenons, figurez-vous, M'sieu, qu'c'est un louftingue qu'a perdu la raison et qui s'avait échappé d'l'Asile! Heureusement qu'vous êtes pas resté trop longtemps avec lui parce vous savez, ça se gagne ces maladies-là. En effet, vous avez besoin aussi d'une douche, à votre disposition!

CHOSES ET AUTRES

LE RECORD DE LA FUMÉE

Il appartient à un acteur américain qui ne le perdit jamais. Cet acteur fume 25 cigares par jour. Il crut un moment qu'Edison allait enlever son trophée, mais ce fut une fausse alerte.

Il y eut pourtant ces dernières années un mineur californien qui fit le pari de fumer en une heure six cigares, six cigarettes et six pipes de tabac fort. Le pari fut gagné mais le mineur eut une crise cardiaque... et ne fuma jamais plus. E. M.

CONSEILS PRATIQUES

Liquide improvisé pour détacher.

Il paraît que l'eau de haricots est un excellent liquide à détacher, et que, tout en enlevant les taches des étoffes, elle n'altère en rien les couleurs.

Faites cuire des haricots très secs dans une bonne quantité d'eau, mais ne salez pas, et quand ils sont bien amollis, décantez l'eau de la cuisson.

Quand celle-ci est bien refroidie, trempez-y les étoffes ou même simplement l'endroit taché, et frottez sans employer de savon. E. M.

CAUSERIE DU DOCTEUR

La chambre du malade.

La chambre du malade doit être tenue très propre, bien aérée et convenablement chauffée, suivant la saison et selon l'ordonnance du médecin. Elle doit renfermer seulement les meubles indispensables, pas de tapis ni de rideaux. Le lit sera mis au milieu de la chambre.

Autant que possible le malade sera placé dans une pièce où il sera seul avec la personne qui le soigne et qui ne doit avoir avec la famille, ou les personnes de la maison que des relations indispensables.

L'entrée de la chambre sera rigoureusement interdite aux enfants.

Il ne doit séjourner dans la chambre aucune provision de lait ou d'aliments, aucune boisson ou tisane, à moins que celles-ci ne soient dans des récipients bien clos. Il vaut mieux que les boissons ou aliments soient apportés du dehors au fur et à mesure des besoins, et ce qui n'est pas consommé immédiatement doit être brûlé ou jeté si le malade est atteint d'une maladie contagieuse.

Pendant toute la durée de la maladie on tient toutes les pièces de l'appartement dans un grand état de propreté, on les aère par les fenêtres largement ouvertes, afin que le soleil et l'air puissent entrer le plus longtemps possible.

On désinfecte le matin, dans la journée et le soir en brûlant du sucre, des aromates, du vinaigre ou quelques morceaux de camphre sur une pelle rougie.

On ne balaie pas la chambre du malade de crainte d'agiter les poussières et les germes qui pourraient transmettre la maladie à son entourage ; il faut au contraire répandre sur le sol de la sciure de bois humide, ou essuyer le plancher avec un linge humide. On laisse séjourner ce linge une heure dans l'eau bouillante, puis le rincer ; brûler les balayures dans le foyer, s'il y a du feu, sinon immédiatement les jeter à l'égout.

Le linge sali devra être mis à bouillir à gros bouillons pendant une heure, puis envoyé à la lessive. Toutes les déjections seront jetées aussitôt à l'égout et tous les vases lavés à l'eau contenant 50 grammes de sulfate de cuivre par litre d'eau.

Les water-closets seront également lavés à l'eau bouillante dans laquelle on aura fait fondre un peu de carbonate de soude, ou ajouter à l'eau bouillante un verre d'eau de javel. Le crésyl à la dose d'un verre à liqueur par litre d'eau chaude est également un excellent désinfectant.

Dr E. M.

LES NOUVELLES JAMBES

Guy des Escalopes, un de nos sportsmen les plus mondains, venait d'être cruellement et douloureusement éprouvé. Dans la même journée il avait eu d'abord le désagrément de voir ses jambes fauchées par une automobile et la satisfaction de les retrouver lui était encore refusée car un habile escroc venait de s'en emparer.

Sublime de sang-froid, Guy se dit : « Ne perdons point la tête. C'est déjà bien assez d'avoir égaré mes jambes ! » Le lendemain Guy des Escalopes fit paraître une annonce dans les principaux journaux par laquelle il offrait d'échanger dix beaux billets de mille contre une paire de guibolles solides qui seraient exemptes de la moindre infirmité. A peine l'insertion était-elle parue..

... que trois douzaines de types en mal de numéraire venaient lui proposer leurs abatis. Le jeune amputé les ayant examinés avec attention fixa son choix sur les pattes du bas d'un brave Auvergnat venu à Paris pour être cocher de fiacre et qui estimait que les quatre pieds de Cocotte remplaceraient avantageusement les deux pilotis absents. Quinze jours plus tard...

.. Guy perché sur de nouvelles pincettes recommençait à se promener sur le boulevard. Au début tout alla bien. Des Escalopes ne regrettait pas son acquisition car à part une fâcheuse habitude qu'avaient ses jambes ai peu parisiennes de patauger dans le ruisseau ou d'accrocher les chevilles des passants, elles étaient infatigables...

... et fonctionnaient admirablement. Leur propriétaire entendant sonner l'heure de l'apéro se dirigeait déjà vers le luxueux café où il avait accoutumé de prendre son porto, mais, à sa grande surprise ses jambes qui n'étaient pas habituées à fréquenter ce somptueux établissement lui refusèrent tout service...

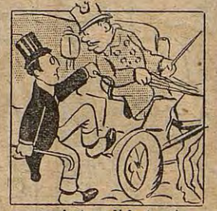
... et s'immobilisèrent sur l'asphalte. Au bout de deux minutes, comme Des Escalopes se mourait de soif elles le conduisirent au fond de la boutique du père Antoine Cassonnade, un brave bongnat qui à son commerce de charbon avait joint celui de bistro et débitait une poissonne vinasse aux enfants du Cantal et de la Corrèze...

... qui composait sa clientèle. Guy des Escalopes, afin de se mettre bien avec sa nouvelle emplette, s'appuya deux chopines d'un épais vin rouge qui lui donnait des nausées. Puis, ayant réglé sa dépense, il consulta sa montre, constata qu'il était encore trop tôt pour aller dîner et décida d'aller faire un tour au Bois de Boulogne.

Il avait déjà mis le cap sur la direction de cette promenade sans s'inquiéter de prendre au préalable l'avis de ses fumerons. Ceux-ci ayant des goûts beaucoup moins aristocratiques. — « Que l'on aille nier après cela l'atavisme ! — se refusèrent carrément à marcher. « Allez où vous voudrez ! » soupira leur propriétaire...

... désolé de posséder des piliers aussi peu distingués. Comme si elles n'avaient attendu que cette autorisation, ses jambes retrouvant soudain toute leur souplesse le portèrent allègrement à ses parages du marché à la ferraille et de la foire aux jambons. Ceci sans préjudice des nombreuses stations qu'elles l'obligèrent à faire devant les...

... zincs de la rue de Lappe et de la rue de la Roquette, zincs fréquentés par les naturels du Plateau Central. Quand vint le soir le jeune Guy songea à regagner son domicile. Tous les grossiers liquides absorbés lui barbouillaient le cœur. Des Escalopes avait la tête solide et buvait sec. Aussi fut-il profondément épaté de voir que ses jambes qui...



... avaient gardé le tempérament intempérant de leur ci-devant propriétaire décrivaient des courbes fantaisistes et de dangereux zigzags. Il en fut très vexé et voyant qu'elles lui refusaient tout service, il se résigna à prendre un sapin. Mais quand il fallut s'introduire dans le cabanon roulant ce fut encore une autre histoire ; les volontaires...

... guibolles ne consentirent qu'à monter sur le siège. Hein ! ce que c'est, tout de même que la force de l'habitude ! Guy des Escalopes leur céda encore une fois en se disant mélancoliquement : « C'est toute une éducation, mes aïeux ! » Le lendemain notre héros se réveilla dispos. Un sommeil réparateur lui avait fait oublier...

... tous ces menus incidents de la veille. Dans la soirée de ce même jour il lui revint à la mémoire qu'il était invité à un bal donné dans les salons de l'ambassade de Patagonie... Il courut chez lui passer son habit noir, et quand il arriva à l'ambassade la fête était dans tout son éclat.

Guy des Escalopes se dirigea vers l'ambassadrice et sollicita l'insigne faveur d'en suer une avec elle. L'orchestre attaquait « Petite Vitesse », valse lente. Le jeune et élégant cavalier enlaça sa danseuse et l'entraîna en lui faisant exécuter une « bourrée » pharamineuse que...

... ses obstinés ripatons scandalent à coups de talons. Ecarlate de confusion, Guy ne prolongea pas davantage son séjour à l'ambassade. Il partit comme un fou, accompagné par le sourire ironique des valets de pied. Au hasard il avait pris les rues qui se trouvaient devant lui...

... il gagna ainsi les fortifs. Tout à coup il vit surgir de l'ombre la silhouette d'un apache armé d'un surin... Immédiatement, les nouvelles guibolles se mirent en garde et fracassèrent la margoulette du malfaiteur. Guy était sauvé ! l'ex-propriétaire de ses abatis avait appris la savate !

ANECDOTES

Le Temps de la toilette !

— Attendez un instant, Madame, je vous en prie. Maman est à sa

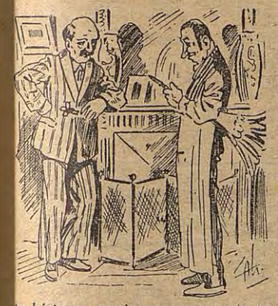
toilette depuis une heure. Elle va avoir fini.

— A sa toilette depuis une heure seulement?... Oh ! alors, ma petite amie, j'ai une visite à faire à Versailles, j'ai le temps d'y aller et de revenir.

Goûts simples...

Un vieux garçon annonce à son fidèle valet de chambre attendri qu'il a l'intention de lui laisser par testament un legs assez coquet.

— Seulement, ajoute-t-il, pour que tu ne sois pas tenté d'abréger ma vie, je mettrai chaque jour dans un coffret une petite somme dont



tu hériteras après ma mort que tu souhaiteras, ainsi, le plus lointaine possible...

Six mois après, le vieux garçon meurt empoisonné. La justice, qui ne respecte rien, accuse de cette mort le fidèle valet de chambre.

Celui-ci, traduit en cour d'assises avoue sans difficulté. Mais il ajoute cette excuse plutôt singulière :

— Que voulez-vous, mon Président, j'ai des goûts plutôt simples ! J'ai voulu me contenter d'une modeste aisance.

Un Chat sauveteur.

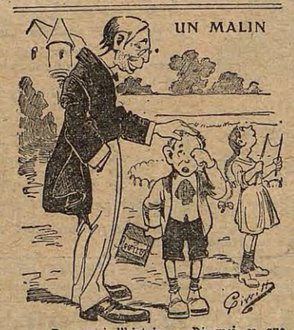
Une fillette d'un petit village de Californie était allée seule faire une promenade dans un bois voisin de sa maisonnette. Elle était accompa-

— Garçon, il est bien petit, votre bifteck !
— Oui, mais il va vous durer longtemps.

ROSSERIE !

— Docteur, j'ai un petit service à vous demander...
— Avec plaisir !
— Pouvez-vous m'indiquer un bon médecin ?

UN MALIN



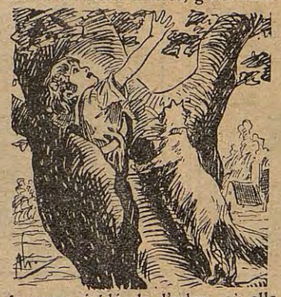
— Passons à l'histoire... Dis-moi ce que tu sais sur Robespierre...
— Hi ! Hi ! Maman m'a bien défendu de commettre des indiscrétions !..

— Pour être bon, c'est point bon, mais j'peux tout d'même pas laisser perdre c'qui reste dans l'fond d'la bouteille, une médecine qu'a coûté quarante sous ! Si ça fait du bien à not' vache, a peut point m'faire du mal, pas vrai ?

ANECDOTES

gnée de son chat, joli angora aux poils soyeux qu'elle adorait et qui lui rendait sa tendresse.

L'enfant, en grimpant aux branches d'un vieux mûrier, glissa dans



le tronc évidé de l'arbre où elle resta prise comme dans une boîte.

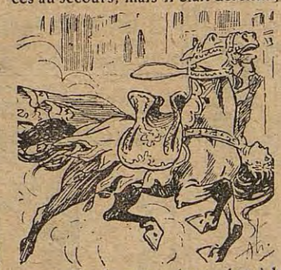
Le minet courut aussitôt à la maison, et à ses miaulements plaintifs les parents devinèrent quelque chose d'arnomal. Ils suivirent l'animal qui les conduisit tout droit à l'arbre où gémissait la fillette qu'on s'empressa de retirer de la fatale cachette.

L'enfant s'évanouit, mais fut vite ranimée, et ses premiers remerciements et ses premières caresses furent pour le chat-terre-neuve, qui méritait bien cette préférence !

L'Étiquette en Espagne.

La reine Marie-Louise, femme de Charles II, tomba un jour de cheval dans la cour du Palais royal, et fut traînée suspendue à l'étrier.

Du haut de son balcon, le roi voyant cela appelait de toute ses forces au secours; mais il était défendu,



sous peine de mort, de toucher à la reine, sous aucun prétexte. Ainsi le voulait la rigide étiquette. Aucun des nombreux seigneurs présents n'osait enfreindre une prescription où il y allait de sa vie. Cependant deux d'entre eux se décidèrent et, une fois la souveraine dégagée, prirent la fuite comme des malfaiteurs !

Revenue à elle, Marie-Louise les chercha vainement et apprit alors quelle loi inique les condamnait à mourir. Elle implora aussitôt son époux, une grâce de suite accordée, et les deux vaillants gentilshommes reçurent une royale gratification.

E. M.

SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 251

ÉNIGME — Cartouche.
CHARADE. — Géomètre.
CASSE-TÊTE. — Amélie, Crépin.
LOGOGRIPHE. — Gard, Garde, Gardon
MOTS CARRÉS. —

FLOT
LOTH
OTTO
THON

1er CALEMBOUR. — Parce qu'un poète ne peut rien faire sans *sa lyre* (salir).
2e CALEMBOUR. — Les petits du bœuf parce qu'ils sont *des veaux* (dévots).
RÉBUS. — Bernardin de Saint-Pierre, naturaliste, naquit au Havre en 1737.

Enigme.

Monsieur Populo qui n'est pas si bête,
Veut qu'en argot je désigne la tête,
Malgré cela, je suis un fruit délicieux,
Que, de cent façons, on déguste de son [mieux.

Charade.

Mon premier est un son funèbre,
Mon second parcourt l'air.
Mon tout est gelé.

Casse-tête.

(*Avec ces lettres formez deux prénoms.*)

a a a d d d e i i m n r

Logogriphe.

Mes trois premiers pieds ne changent [pas.
Ajoutez-m'en un : je suis une situation [difficile.
Ajoutez-m'en deux : une grande ville [d'Italie.
Ajoutez-m'en trois : je suis une partie [de la Bible.

Mots carrés.

1. Romancier français (1817-1887).
2. Sert à polir.
3. Déesse.
4. Fils de Tarquin le Superbe.
5. N'est pas rugueux (adj.).

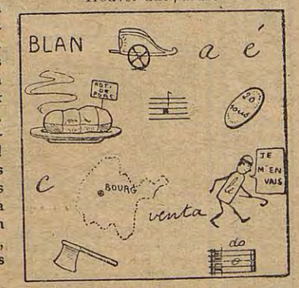
Calembours.

— Que remarquez-vous dans les hommes courts ?
— Dans quelle lettre peut-on trouver du bon fromage ?

Solutions dans le prochain numéro.

RÉBUS

Trouver une phrase.

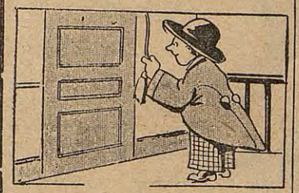


(Solution dans le prochain numéro.)

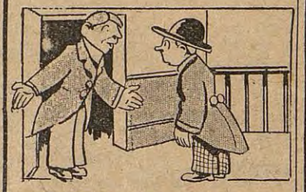
MONOLOGUES Pour jeunes filles : Oh ! ces maris (comique), prose : 0 fr. 50. Un mot malheureux (comique), prose : 0 fr. 50. Peureuse et vers : 0 fr. 50. Lettre ouverte (sentimentale), prose : 0 fr. 50. Visite au Louvre (satirique) en prose : 0 fr. 50. Un peu de suicide (comique amusant) : 0 fr. 35. Pour jeunes gens : Ah ! les femmes, en prose : 0 fr. 50. Les gaffeurs (comiques, comique), prose : 0 fr. 50. Pitou comédien : 0 fr. 35. Les réponses de Landry : 0 fr. 35. Comiques et satiriques : Conseils d'un paysan à son fils : 0 fr. 35. Le retour au village : 0 fr. 35. Pour garçonnets : Le ballon rouge, en vers : 0 fr. 50. Le pot de confitures, en vers : 0 fr. 35. — Pour fillettes : Vive la grève, en prose : 0 fr. 50. Le miroir (saynète très morale) : 0 fr. 35. — *Adresser commandes avec leur montant à L'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris. — Ajouter 0 fr. 10 par exemplaire pour le port. Franco pour un achat de 1 fr. 50 au moins.*

PORTE-GUIGNE

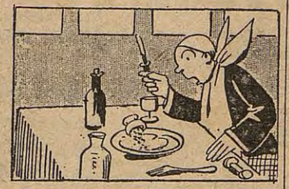
Moi, j'ai la guigne ! une guigne peu ordinaire, et n'allez pas croire que je suis superstitieux, je suis guignard et rien de plus... d'ailleurs je vous en fais juge :



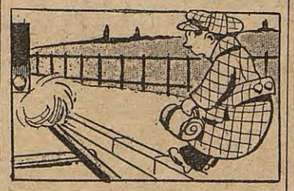
Il y a quelques jours, une fin de mois, cela se comprend, j'étais, comment dirais-je ?... mettons fauché et n'en parlons plus, donc, j'étais fauché et comme dans ma bourse il me restait tout juste rien du tout, j'allais chez un ami à l'heure du déjeuner, le ventre vide, avec l'espoir de le remplir à ses dépens...



« Tu tombes mal, me dit mon ami, j'ai justement douze invités, si je t'invite l'on sera treize à table, ce n'est pas à faire... » Ceci dit, mon ami m'ayant glissé quarante sous dans la main me poussa doucement dans la rue.

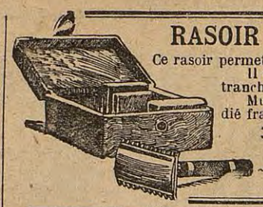


Muni de ce viatique, je courus à la gargotte; je me mis à table et au moment d'avaler la première bouchée, je renversai par maladresse le poivrier... et cela me porta la guigne, car le poivrier et son contenu tombèrent dans mon assiette et cela rendit immangeable ce qu'il y avait dedans.



Ce qui m'a aussi porté malheur, c'est de m'entêter à voyager un vendredi, notamment un 13, car trompé par un retard anormal de ma montre, j'arrivai sur le quai à l'heure du départ, et cela juste au moment où mon train disparaissait à l'horizon.

(*Suite page 15.*)



RASOIR DE SURETÉ A DOUBLE TRANCHANT

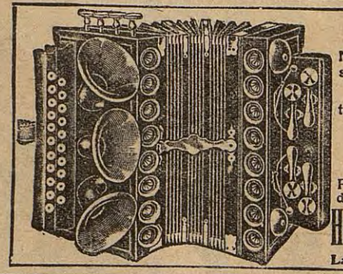
Ce rasoir permet à chacun de se passer, sans danger aucun des services du barbier Il est nickelé, muni d'une très bonne lame en acier trempé à double tranchant. Il est très coquettement présenté dans un élégant écrin.

Muni de sa lame et accompagné d'une lame de rechange, il est expédié franco pour le prix de

3 FR. 75

Chaque lame de rechange en plus : 1 franc, franco.

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.



Haute Nouveauté!

Nous envoyons contre remboursement ces magnifiques et solides **Accordéons** avec 3 grandes et 2 rangs de **trompettes à resonnance** coûtant avec

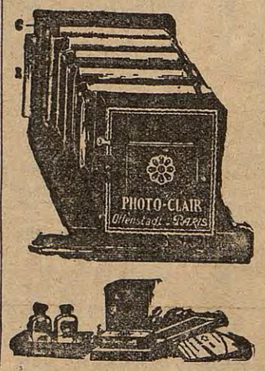
touchies	choeurs	basses	voix bronze Frs.	voix acier Frs.
10	2	2	7.50	9.—
10	3	2	9.—	11.—
10	4	2	10.50	12.50
21	2×2	4	12.50	15.—

Port Frs. 1.25. — **Catalogue** de tous les instruments de musique gratis et franco. — Port de lettres 25 cts.

Herfeld & Cie. à Neuenrade Nr. 2 (Allemagne)

La plus importante Fabrique d'Accordéons de la place.

C'est réellement merveilleux! Et c'est pourtant ainsi :



Nous mettons en vente un excellent appareil photographique, format 4 1/2×6 qui est le format le plus pratique pour les débutants. Cet extraordinaire appareil le

PHOTO-CLAIR

est à soufflets genre Folding et conditionné d'une façon exacte, muni d'un verre dépoli.

L'objectif est d'excellente qualité, on fait la pose et l'instantanée. Notre merveilleux appareil

PHOTO-CLAIR

accompagné d'un châssis métal et d'un mode d'emploi très détaillé est envoyé franco de port et d'emballage, pour le prix de

2 fr. 95

Nous avons eu également l'idée d'établir une trousse de produits et accessoires, le tout de première qualité, comprenant :

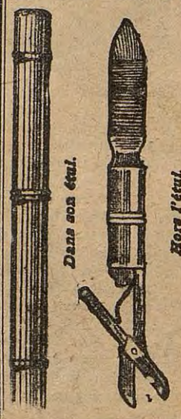
1° Une lanterne rouge;
2° Un châssis-presse;
3° Deux cuvettes;
4° Une pochette papier sensible;
5° Une boîte plaques;
6° Un flacon révélateur;
7° Un flacon virage fixage;
8° Un paquet hyposulfite.

La trousse de produits et accessoire est expédiée franco contre 2 fr. 95

Nous offrons un avantage à ceux de nos lecteurs qui voudraient se procurer l'appareil et la trousse en leur cédant le tout pour 5 fr. 75 seulement

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

ONGLIER DE POCHE



DERNIÈRE NOUVEAUTÉ

Longueur : 11 centimètres.

Cet onglier, vraiment utile et pratique, comprend une excellente paire de ciseaux, une très bonne lime à ongles et un cure-ongles.

Le tout de première qualité.

Il est contenu dans un élégant étui nickelé extra-plat.

Se place aisément dans la poche.

Prix franco : **1.95**

Adresser commandes et mandats à l'EPATANT 3, rue Rocroy. Paris

Véritable Dorure surfine

INDISPENSABLE A TOUS

Le meilleur des Bronzes à l'emploi et le meilleur marché, d'une durée indéfinie.

Un étui contenant un flacon de laque, un paquet de dorure en poudre, un godet profond en métal, un pinceau avec sa hampe.

Le tout est expédié avec mode d'emploi franco, contre la somme de

1 franc.

Adresser commandes à l'EPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

DERNIERE NOUVEAUTE

Véritable JUMELLE DE THÉATRE se réglant à la vue comme toutes les jumelles.

Très bonne qualité.
Présentation extrêmement élégante.

Prix : **1 fr. 95, franco.**

Adresser commandes et mandats à l'EPATANT, 3. rue de Rocroy, PARIS.

MACHINE A ÉCRIRE POUR ENFANTS

Prix franco **10 FRANCS**

Cette petite **Machine à écrire**, d'une fabrication très soignée et d'un mécanisme excessivement simple et solide, se compose de 84 lettres (majuscules et minuscules), chiffres et signes de ponctuation. Un apprentissage de cinq minutes à peine suffit pour pouvoir écrire aussi bien qu'avec une grande machine. Elle est non seulement amusante et très instructive pour les enfants, mais peut rendre de réels services aux grandes personnes.

Tous les formats de papier peuvent être employés, du plus petit au plus grand. Chaque machine est accompagnée d'une notice très claire et de tous les accessoires.

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

UN AN DE CRÉDIT ET CEPENDANT PAS CHER !

Le parfait photographe.

Après vous être amusés avec les petits appareils 4 1/2 × 6 et 6 1/2 × 9, après avoir ainsi acquis de l'expérience, vous souhaitez naturellement faire de la véritable photographie.

Nous vous en offrons ici le moyen pour pas cher et à des conditions abordables pour tous.

NOUS EXPÉDIONS

1° Un appareil 9 × 12, à soufflet, gainé, façon chagrin avec objecti périscopique, diaphragme iris, obturateur toujours armé, faisant la pose simple, la pose 2 temps et l'instantané, fonctionnant à l'aide d'une poire, muni d'un verre dépoli et d'un viseur. Article extrêmement soigné et donnant d'excellents résultats, nullement encombrant et léger;

2° 6 châssis métal;

3° Un sac rigide à fermoir, gainé façon chagrin avec courroie pour contenir l'appareil et les 6 châssis;

4° Un pied de campagne en métal, tubes ronds rentrant, commode et léger;

5° Un châssis-presse américain 9 × 12;

6° 3 cuvettes 9 × 12, tôle, faïence, carton bouilli;

7° Un panier laveur, 12 rainures;

8° Un égouttoir, 12 rainures;

9° Une lanterne demi-ronde, verre rouge;

10° Une boîte de 6 plaques 9×12;

11° Une pochette 24 feuilles papier sensible;

12° Un flacon révélateur concentré, dose 1/2 litre;

13° Un flacon virage concentré, dose 1/2 litre;

14° Un paquet hyposulfite, dose : 1 litre;

15° Un manuel de photographie, mode d'emploi.

Le tout est envoyé franco de port et d'emballage pour le prix de **62** *francs, payables 7 francs avec la commande, le reste en 11 versements mensuels de 5 francs.*

Adresser les commandes avec le montant du premier versement en un mandat ou bon de poste à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS

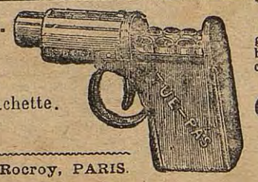
Une Attrape incomparablement amusante.

UN REVOLVER BROWNING

parfaitement imité, même taille, même teinte, même forme.

C'est un étui à cigarette qui s'ouvre par une pression sur la gachette.

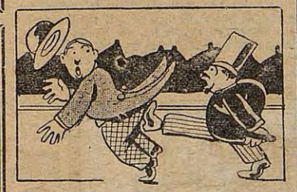
Prix : 1 fr. 45 franco.



Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

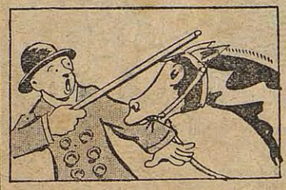
PORTE-GUIGNE (Suite).

Tenez, hier matin, j'ai eu la malechance de casser la grande glace du bureau du patron... une glace de sept cents francs... eh bien ! d'avoir cassé cette glace... cela va me porter malheur pendant 7 ans, car le patron a décidé de me faire payer la casse, et pour cela me retiendra chaque année les cent francs d'étrennes qu'il me donnait.

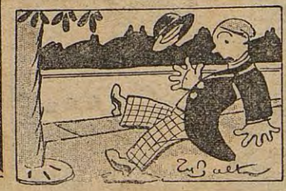


Ça m'a aussi porté malheur de passer ma main sur le dos d'un bossu afin d'avoir de la chance, car le bossu, mal inspiré, considéra la chose comme une mauvaise plaisanterie et me le fit bien voir...

Oh ! ce n'est pas à cause de cela que j'ai la figure dans cet état, c'est autre chose, et cela m'a porté malheur : j'avais aperçu une araignée hier matin, car c'est elle qui m'a arrangé ainsi la nuit suivante...



Il y a une heure cela m'a porté malheur de voir un cheval pie... car c'était un cheval vicieux et j'en eus la preuve...



Et voyez ma déveine... la pâle déveine... la guigne noire... de marcher dans un porte-bonheur, cela vient de me porter malheur !!! car j'avais cassé le verre de ma montre...

ROMANCES Les Larmes : 0 fr. 50. — Réponse à ma mie : 0 fr. 50. — Toute la vie : 0 fr. 50. — J'adore les yeux : 0 fr. 50. — Peut-être : 0 fr. 50. — Dans un rêve : 0 fr. 50. Bonheur perdu : 0 fr. 50. — Chansons montmartroises convenables. Sénatorium : 0 fr. 50. — Nos réservoirs : 0 fr. 50. — Plein mondain : 0 fr. 50. Valses chantées. Regard de femme (Piano et chant) : 1 fr. 75. — Si tu veux (Piano et chant) : 1 fr. 75. — *Adresser commandes avec leur montant à L'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris. — Ajouter 0 fr. 10 par exemplaire pour le port. Franco pour un achat de 1 fr. 50 au moins.*

Envoi gratis et franco du catalogue complet sur demande.

LES MÉMOIRES D'UN RIFLARD, par JO VALLE. — En ballon !

Après de multiples aventures un parapluie de luxe tombe entre les mains d'un escroc assassin que des policiers pistent successivement à Bruxelles, Anvers et Hambourg. Dans cette dernière ville le malfaiteur traqué plonge le stylet de son parapluie armé dans la poitrine d'un des inspecteurs.

Après avoir fait de moi le complice involontaire de son second assassinat, Fricot rentrait hâtivement le stylet dans le manche qui lui servait de fourreau et prenait la fuite sans savoir au juste où il allait. Il courait droit devant lui, au hasard et choisissait de préférence les ruelles les plus sombres pour tâcher de dépister...

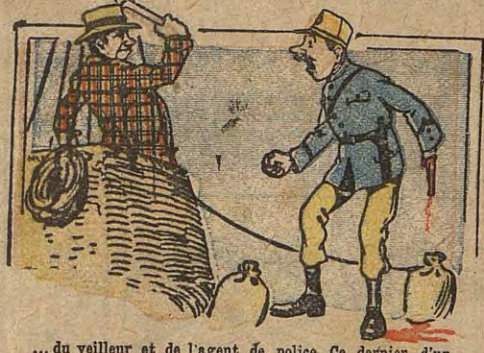
... ceux qui seraient tentés de le poursuivre. Les cris de Limier avaient attiré des passants et des agents de police qui s'étaient élancés sur les traces du bandit. Toujours courant, mon propriétaire, à bout de force et de souffle, arriva sur une grande place au milieu de laquelle un grand ballon sphérique que l'on venait de gonfler se balançait...

... retenu au sol par une ceinture de sacs de sable. Un veilleur de nuit et un agent préposé à la garde de l'aérostat causaient en fumant leur pipe. Fricot débouchant sur la place par un endroit opposé au leur, son arrivée ne fut pas remarquée. Il jeta un rapide coup d'œil derrière lui, constata avec joie qu'il avait de l'avance sur ceux...

... qui le poursuivaient et, sans faire de bruit, se logea dans la nacelle. Il se croyait déjà hors de danger quand au loin des coups de sifflet stridents et des aboiements sur la nature desquels il ne pouvait s'illusionner le glacerent de terreur... Des chiens policiers étaient sur ses traces...

Dans deux minutes, trois au plus, ils auraient découvert sa cachette, il serait appréhendé et, dame ! avec les deux meurtres qu'il avait sur la conscience, il ne savait que trop le châtiment qui l'attendait. L'instinct de la conservation lui fit prendre une décision subite.

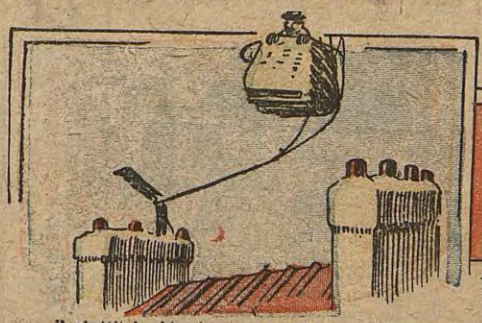
Une hachette au tranchant fraîchement aiguisé se trouvait dans le fond de la nacelle Il s'en empara et coupa, les uns après les autres, les cordages qui retenaient l'aérostat captif. Il ne lui en restait plus que trois à trancher lorsque le bruit qu'il faisait attira l'attention...



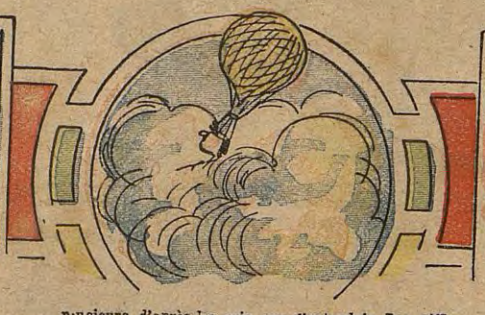
... du veilleur et de l'agent de police. Ce dernier, d'un bond, s'était précipité sur la nacelle à laquelle il se cramponnait pour l'escalader et appréhender le malfaiteur qui se trouvait à l'intérieur Ce que voyant, Fricot levant sa hachette, l'abattit sur le poignet gauche de l'agent qu'il faucha comme avec un rasoir. Le membre mutilé...

... était tombé dans la nacelle cependant que le malheureux poussait un rugissement de douleur. Les aboiements se rapprochaient de plus en plus. . Il n'y avait pas une seconde a perdre... Fricot trancha encore deux cordages et s'arrêta pour éloigner en exécutant un terrible moulinet le veilleur de nuit et l'agent qui, malgré sa mutilation atroce...

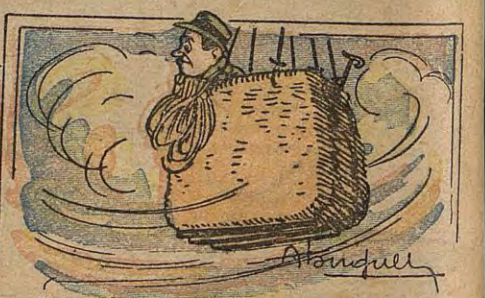
... voulait se rendre maître de ce redoutable bandit A ce moment le chien policier dont Fricot avait entendu les aboiements déboucha sur la place. « Je suis perdu ! » gronda l'assassin en l'apercevant, et, farouche, en même temps que l'intelligent et vaillant animal sautait dans la nacelle, il trancha le dernier cordage, puis, d'un revers de son arme ..



... il abattit le chien à ses pieds. L'aérostat délivré des liens qui le retenaient captif avait fait un bond gigantesque qui me délogeait du coin où j'avais été placé. Maintenant, il s'élevait dans les airs cependant que son guide-rope accrochant une cheminée au passage la faisait tomber sur les poursuivants et devait en blesser...



... plusieurs d'après les cris que j'entendais. Des sifflements de balles vinrent chanter aux oreilles de Fricot qui jugea plus prudent de se blottir pour un instant dans le fond de la nacelle. Ni lui ni l'aérostat n'avaient été atteints par ces coups de feu tirés au jugé dans la nuit par les représentants de l'autorité qui devaient être navrés de l'avoir raté de si peu.



Et l'aérostat montait toujours... De gros nuages poussés par un vent violent galopaient devant le disque de la lune dont ils interceptaient la laiteuse clarté Quand le ballon arriva à la hauteur de ces nuages, il fut entraîné à son tour par la bourrasque et je sentis que nous filions à une vitesse vertigineuse...

(A suivre.)

Sceaux. — Imprimerie Charaire.

Le gérant : EMILE BEUVE.